This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Anon.

Vet. Fr. II A. 1865

LETTRES INFERNALES ET LES TISONS.

AUX ENFERS.

MDCCXL.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
10 FEB 1988
OF OXFORD
LIBRARY

LES TISONS A ARISTE.

BOn jour & pardon, Cher Ariſte, c'eſt par où je commence, avant de vous faire donner un ſiége & des pincettes; pardon, dis-je, de vous amuſer peut-être avec ſi peu de choſe. Cependant ſi vous daignez m'écouter, ou plutôt notre nouvelle Philoſophie, vous conviendrez avec moi qu'il entre du Diogene & du Stoïque dans l'agitation réciproque

d'une Pincette & d'un Tiſon. L'uſage de ce Fer inſtructif va devenir le *vade-mecum* des Philoſophes de relais, je veux dire de ces Nouvelliſtes à gages, qui munis d'une Pincette à reſſort pliante & racourcie, capable enfin d'être portée dans la poche, couverte d'un étui précieux, ſeront en état, en arrivant chez un Ami, de tirer de leur poche une Pincette, comme une tabatiere, & avec cet Inſtrument Philoſophique d'établir, blâmer, aprouver, caſſer, innover, eſtimer, condamner, détruire, critiquer enfin un ſiécle qui regardera avec autant d'indifférence la Philoſophie de la Pincette, qu'un Paſſant fait un Chien enchaîné qui l'aboie par-deſſous une porte.

Cependant qui l'eût cru, Cher Ariſte, qu'un ſimple Fer ſans mouvement fût ſi éloquent, & en même tems ſi recréatif? Je l'éprouve cet

cet hiver avec toute la satisfaction imaginable. Rien de plus moral qu'un Tison quand on l'écoute, avec une Pincette. C'est donc en vain qu'on vante la Pipe pour chasser la mélancolie, qu'on exalte le Caffé, le Thé, & les Liqueurs ivrantes, pour distraire un esprit morne & taciturne : tous ces secours le dérangent sans le satisfaire, l'assoupissent sans l'occuper, suspendent enfin les sensations sans les instruire & les délasser. Mais quand un Philosophe cinétrise artistement, par le secours d'un double Fer, l'économie & l'édifice de quelque Tison, & que comme un nouveau Théophraste il donne carrière à une imagination irritée depuis long-tems contre les abus d'un siècle révolté; quelle affluence de pensées viennent à l'envi se présenter à cette imagination ! Tous les hommes avec leurs passions, leurs ca-

prices, leurs folies, leurs dérèglemens, passent en foule dans son cerveau. Ne m'en croyez pas, Cher Ariste, faites pour quelque tems le Philosophe à Pincettes, & seul à l'angle de votre foyer écoutez ce que vous dira un Tison souvent déplacé, & qui sera plutôt consumé que vous ne lui aurez destiné un lieu capable de contenter votre idée, qui pensera pour-lors à toute autre chose qu'à tisonner. Votre esprit irrité, appaisé, mécontent, satisfait, inquiet, distrait, attentif, délibéré, ferme, irrésolu, dédaigneux, gai & mélancolique, fera passer devant lui tous les Sots du siécle, & les signera du coin de la Satire. Votre Foyer, Ariste, deviendra pour-lors le Tonneau Diogénique, le Portique d'Athènes, & l'Ecole de Salerne. La Marquise d..... vous semblera trop long-tems à sa toilette, quoique ce

passe-

passetems soit l'essentiel du Beau Sexe, qui n'a rien de plus cher que l'agrément. Le Vicomte de ... dupé par une Coquette du premier tau, vous fera rire, aussi-bien que le Baron de ... qui sort de chez la Plum'-Oizon, où il a perdu l'argent qu'une Maîtresse surannée lui fournit. Vous rirez de voir la Femme d'un Conseiller Garde-Nottes passer plus d'actes que son Mari, parce qu'un Maître-Clerc signe en second, & en tire l'expédition sans la faire controller au Mari. La fine & rusée Amalie ne sera pas un moindre sujet à votre critique : Amalie qui, quoique douairière des cercles de Coquettes, brille par un lustre emprunté, qui la rend un ouvrage de marquetterie, en lui fournissant le blanc d'Espagne, le rouge d'Outremer, les cheveux & les dents postiches.

Que direz-vous, Ariste, quand

votre idée vous ſemblera tarie ? Prenez votre nouvelle Philoſophe, ſaiſiſſez-vous du ſujet, je veux dire de votre Tiſon, approchez ou éloignez-le de ſon chenet, bien-tôt vous verrez arriver de Londres un jeune Milord, qui pouſſe cent ſoupirs ſterlins pour une Coquette, qui en pouſſe autant pour ſa bourſe, & qui ne l'aimera qu'autant qu'il payera. Riez-en plutôt, que de vous en attriſter ; il vous paſſera bien d'autres ſujets de même trempe. Paſſez au Palais, voyez-y la Déeſſe de la Chicane, encenſez au principal pilier de la Grand' Salle, reconnoiſſez ſes Suppôts de ſiniſtre préſage à leurs couleurs. D'un côté ſont ſes fidèles Cliens, arrivés du ſein d'une litigieuſe Province, par les Coches d'Evreux & du Mans, qui lui offrent en holocauſte des Faiſſeaux de Canifs & de Plumes ; & des Rames de Papier Timbré. D'autre côté

ſont

ſont d'aimables ſolliciteuſes, qui perſuadées que leurs Juges étant Hommes avant d'être Magiſtrats, tâchent que le premier mouvement ſoit pour la Cliente, & le ſecond pour la Juſtice. Cet Avocat, de nom ſeulement, qu'on peut appeller Monſtre demi-homme & demi-ane. Cet autre, dont l'éloquence ne combat que pour la victoire, qui entreprend toutes ſortes de Cauſes, & qui crie ſi haut qu'il empêche le Sénateur de repoſer, qui cite des paſſages en Langue inconnue pour ſurprendre l'intégrité de ſes Juges, qui lui ont même pour cet effet défendu de parler Latin. Mais vous me dites que votre feu s'éteint, que le Tiſon qui nous a fait remuer la matière du Barreau eſt déja conſumé. Je le crois comme vous, & il eſt plus facile de conſumer l'un que l'autre. C'eſt pourquoi changeons cette Souche, retirez ce nouveau Tiſon, il

eſt tout galant. Vous y trouverez la jeune Thalie, qui mandie ſur la blancheur de ſes dents poſtiches, les louanges dûes à l'habileté de Carmeline*. Vous y verrez auſſi l'intéreſſé Harpagon, qui ne ſonge qu'à multiplier un Contrat Uſuraire, dont il prétend tirer l'intérêt au denier quatre. Vous y verrez la Païſane Anzilla, qui a quitté l'obſcurité de ſa Province, pour venir à Paris négocier à fond perdu un bien qu'on ne lui peut ravir qu'une fois. D'un côté le damoiſeau Papillottin, qui fait de ſa chambre une Académie de friſure, qui ſe rend le menton chauve par artifice, qui n'uſe que des gands de laine de la fabrique de Grenoble, qui ôſe deſarçonner les vertus les plus intrépides, quoiqu'à la première rencontre il ſe laiſſe contumacer à la tranchée, pour avoir ôſé plus qu'il

* Fameux Dentiſte.

qu'il ne pouvoit. D'un autre côté, des Dames dans un cercle ſe couvrent la face au moindre mot équivoque, qui cependant vont ſe promener aux bains publics des Hommes, pour y voir toute autre choſe que des Poiſſons.

Mais, ARISTE, nous nous oublions. Vous penſez ſans-doute être *La Bruyère*, & commenter un nouveau *Théophraſte*. Nous n'en avons ni le talent, ni la réputation. Tenons-nous-en à nos Tiſons. En voici un qui roule. Poſez-le ſur l'entre-deux de cette ſouche. Vous me ſoutenez qu'il ſera mieux deſſous, cependant il ne donne que de la fumée, remettez-le deſſus. Il roule encore. Il nous marque ſans-doute l'inconſtance du Chevalier Pinpano, qui change de maîtreſſe comme de chemiſe, qui pirate les cœurs comme un Corſaire, & qui pré-

prétend mettre au rabais toutes les Lucrèces de l'Opéra. Mais ce Tiſon fume, dites-vous. Hé bien ? Outre l'inconſtance de Corinne, il nous marque ſon ambition. Il nous dit que cette Fille n'eut jamais de revenu que Spadille & Baſte, & quelque Gano qu'elle fait à la traverſe, cependant qu'elle eſt enfin parvenue à faire tâter du contrat à une Dupe de cent mille écus. Remuez le foyer, donnez du jour ſous le bois, briſez l'extrémité des Tiſons, vous remarquerez par les particules ignées qui s'en élèvent l'orgueil & la vanité du Chevalier de la Fadaize, qui ne connut jamais ni patrimoine ni nobleſſe, quoiqu'il montre un parchemin auſſi ancien que le Déluge. Il veut qu'on le croie noble ſur ſa parole; parce qu'il eſt né au coin d'un Bois ſous

un

un reſte de maſure, qui trempe dans un marais, qu'il appelle les foſſés du Château de la Buiſſonnière.

Qu'avez-vous, ARISTE ? vous quittez la cheminée, & vous allez à la fenêtre dans un tems qui ne permet pas d'abandonner le foyer. Mais dites-vous : j'ai entendu un équipage, la curioſité m'a fait regarder. Je vous interromps ici en vous blâmant, & je vois bien que vous ne connoiſſez pas encore toute la vertu de vos Pincettes. Reculez-moi cette buche qui ne fait que noircir, aprochez-en le chenêt pour lui donner du jour & de l'air, & vous aprendrez que cet équipage en queſtion eſt celui du Sieur de Rongeville, qui quoique fraîchement ſorti de la mandille, ne jure que par ſes tapiſſeries de velours, ſes alcoves & ſon lit doré. Votre

Pin-

Pincette vous dira qu'il eſt curieux de couleurs, qu'il s'y connoit parfaitement pour les avoir porté dans dans ſa jeuneſſe chez un Homme d'Affaire, & c'eſt ce qu'on appelle coutumièrement Nouriſſon de la Fortune.

Mais il faut ici tiſonner, ſans quoi notre morale s'éteindra facilement. Je ſerois d'avis que nous otaſſions de la cendre, & qu'on nous apportât du bois clair. Caſſez, ARISTE, ce Tiſon, qui eſt preſque conſumé : il vous fournira plus que de la braiſe, il vous aprendra le reſte de l'hiſtoire de cet équipage qui va à grand bruit en province, prendre poſſeſſion d'une terre qui ne fera pas honneur à ſon Acquéreur. Vous m'interrompez auſſi-tôt d'un Curieux, pourquoi? C'eſt que ce Partiſan l'a achetée avant que ſes proches qui l'ont

l'ont labourée ſoient morts, & qu'il trouvera encore ſon germain collecteur & carillonneur de la Paroiſſe. Mais voulez-vous ſavoir l'origine & le progrès de la fortune de cet Homme. Votre Pincette vous dira qu'il prit naiſſance dans l'obſcurité d'un hameau ; que ſon nom eſt Thibaut ; que laſſé de languir dans les haillons & les ſabots de ſes pères, il ſecoua le joug de ſa misère, il vint à Paris, il obtint un poſte plus lucratif qu'honoraire dans les affaires du cœur : il s'eſt acquis par ce moyen de grandes richeſſes, qui lui ont procuré une charge qui l'annoblit, il lui manque la ſeule qualité d'honnête-homme. Ah, cher ARISTE ! rien de plus aiſé de paroître du-moins honnête-homme, quand on eſt dans l'abondance.

... Quid

... Quid non mortalia pectora cogis
Auri sacra fames ! dit Horace.

Mais pensez-vous qu'il ne soit permis qu'à vous de critiquer à la faveur d'un esprit rêveur & chagrin ? Quoi donc ? N'y a-t-il de pareil sujet de morale, je veux dire des Pincettes & des Tisons, que dans votre foyer ? Je veux bien, ARISTE, que d'autres pensent de même, qu'ils disent sous leurs cheminées ce que nous disons tous deux sous la nôtre. Rien n'établit mieux notre thèse, & prouve qu'un tison a quelque chose d'éloquent, quand on l'écoute avec une Pincette. Si Ebrius se souciait peu du reste du monde, parce qu'au coin de son foyer il ne songe qu'à cuver, à la faveur de Morphée, une liqueur qui le rend l'antagoniste du raisonnement ;

ment ; Critius dira qu'Ebrius n'a d'homme que la figure, qu'il eſt même plus que bête. Je dirai moi avec la même licence, que Critius eſt un Cynique, qui voit tous les défauts des autres ſans connoître les ſiens. Un tiers en dira autant de moi, le tout panché ſur ſes Tiſons balançant nonchalamment, les Pincettes reculant la buche & aprochant le chenêt ; & vous conviendrez avec moi, Cher ARISTE, que le bois eſt plutôt conſumé que l'imagination n'eſt tarie. Mais quoi ? Vous tiſonnez vous-même ? Sentez-vous qu'il y ait du plaiſir à philoſopher, quand on a les pieds chauds ? Mais que dire, ſinon que tout eſt dit, & que nous ne faiſons que répéter ? Cependant gardez-vous, ARISTE, de déranger ce gros Tiſon : il ne ſera pas ſi-tôt remplacé, qu'il n'ait fourni matière à vos réflexions.

flexions. Mais quoi ? La défense irrite vos désirs ? A ces traits je vous reconnois pour un descendant de notre commun Pere. Hé bien, ARISTE, qu'y trouvez-vous ? Vous êtes interdit, vous ne me dites rien. Je n'y vois, me dites-vous, que des Hommes à la mode. Quoi ? Des Ambitieux, des Fourbes, des Flateurs, des Traîtres, des Politiques ? Non, non, non, me répondez-vous à chaque fois. Mais encore des Usuriers, des Banqueroutiers ? Je ne sai point de mode plus nouvelle, à-moins que ce ne soit des Maris à la mode. Au reste je ne crois pas ce Tison capable de les contenir tous. Cependant, ARISTE, vous m'avouez que c'est eux qui vous passent alors dans l'idée. Quelle matière ? Il faudroit faire provision de bois & de raisonnement, si l'on vouloit

ſoit en parler long-tems. Mais tenons-nous à l'exemple des plus hauts hupés. Monſieur de Nigaudin fut arrêté à la porte de la ville, pour n'avoir point payé le pied fourchu : & comme il ne croyoit pas être ſujet à ce droit, on lui perſuada que ſa Femme avoit depuis long-tems payé le jaujage. Autre miſantrope, c'eſt La Balourdière, qui voit tout & ne dit mot, & qui ſoutient que c'eſt le ſeul parti qu'un Epoux puiſſe prendre pour ſe procurer la paix. Il aſſure même que pour qu'un Mari parvienne & ait quelque emploi, il faut que ſa Femme en ait la première, qu'un Epoux voie du monde, qu'il donne à jouer les deux points du Dez, & les cornets du Tric-trac tournent toujours à ſon avantage. Blaiſe Sottinet eſt une autre eſpèce d'homme, il a voulu éventer

la honte de ſon lit, où il a cité ſa Femme au tribunal, aſſurant qu'elle l'avoit fait Chevalier du grand Ordre. Cependant ſa Moitié, à la faveur de ſon eſprit & de ſa beauté, a preſſé, poſtulé, ſollicité, demandé, & enfin obtenu que le Sieur Sottinet, en vertu de ſa démence, ſeroit mis en lieu de ſureté, & reſtraint à une penſion très-modique.

Levez, ARISTE, le bout de la buche qui eſt inutile au chenêt, & vous trouverez l'exemple du Sieur Sottinet dans l'Antiquité. C'eſt Vulcain qui ſurprend dans ſon filet la belle Déeſſe, pendant qu'elle le confie avec le Dieu de la Valeur. Qu'étoit-il beſoin que ce Forgeron allât chercher les autres Dieux pour faire, diſoit-il, honte à ce Couple amoureux ? Il ignoroit ſans doute que Mars eſt le

le Dieu du Courage & de la Hardieſſe, auſſi-bien que le Symbole des jeunes Officiers ; & que d'ailleurs les Femmes de la trempe de Vénus, ne rougiſſent plus qu'à la toilette.

Mais, Cher ARISTE, où nous ſommes-nous engagés ? Falloit-il déplacer un Tiſon ſi fertile ? Sortons de ce labyrinthe, & diſons avec un Auteur ... Cornu, *quanta ſeges* ... N'ennuyons plus le Lecteur auprès de nos Tiſons. Craignons qu'ils ne l'ayent plutôt refroidi qu'échauffé. Souhaitons qu'il ne ſoit pas intéreſſé dans l'affaire du dernier Tiſon. Déja le Soleil nous augmente les jours, & la chaleur va bientôt rendre inutile la Philoſophie de nos Pincettes. La glace a fait place enfin aux bourgeons, il ne nous reſte plus qu'à couvrir notre foyer, non pour

ceſſer notre ſatire, mais pour aller aux promenades, examiner les mêmes Hommes, & par conſéquent critiquer les mêmes Défauts.

LET-

LETTRES
DES
CAMPAGNES
INFERNALES

AU LECTEUR.

CHer Lecteur, je m'eſtimerai heureux, ſi ces Lettres de Campagnes Infernales méritent votre attention, je n'ôſe dire vos aplaudiſſemens ; & je croirai mes vœux comblés, ſi je puis me flater d'avoir votre aproba-

tion ; puiſque c'eſt l'unique ſouhait que j'ai fait en me propoſant ce genre d'écrire.

LET-

LETTRES DES CAMPAGNES INFERNALES.

I. LETTRE.

Un Marchand à son Ami.

Du Cocite, le 16. de la Lune.

LA parfaite union, MONSIEUR, & la sincère amitié qui fut toujours entre nous tant que je vécus, me fait conserver encore votre souvenir dans un lieu où on le perd bientôt en passant le

Fleuve d'Oubli. Mon Ombre qui fait ici une triſte figure, trouve un ſecret plaiſir à s'entretenir avec vous dans cette Miſſive, que je vous envoye par l'Ombre de M. P.... qui revit là-haut dans la perſonne de Mr... C.... C'eſt une grande incommodité de n'avoir aucune voie ſure pour ſe faire tenir des Lettres. La fameuſe Ombre des Poſtes auroit dû pouſſer ſes Couriers juſqu'ici, mais le pouvoir de l'Homme ne s'étend pas ſi loin. Quoiqu'il en ſoit, le peu de tems qu'il y a que je ſuis privé du jour, diminue l'envie que j'aurois de ſavoir des nouvelles de la Vie. Je me perſuade fort que rien n'a changé là-haut, & que les paſſions ſont toujours les vrais caractères du Siècle. Cependant, moins l'on a été ſujet à ces mêmes paſſions, & plus on goûte ici de repos. C'eſt le propre du mérite, de ſe faire diſtinguer

guer. Connoiſſez la ſeule vertu, & vous ne craindrez pas de faire ce voyage. C'eſt par ces derniers mots que vous devez connoître que je ſuis véritablement votre Ami.

II. LETTRE.

L'Ombre d'un Comédien.

Du Coin de Cerbère, le 3. de la Lune.

L'On me permet ici, MESSIEURS, de vous donner quelques avis plus ſalutaires & plus ſérieux que ceux que je vous donnois là haut, & dont vous ne faiſiez que rire. Tout change ici-bas de façon que vous ne me reconnoîtriez pas. Moi-même & mon ſerieux d'à-préſent vous glaceroient d'avance le ſang dans les veines. Cependant, pour entrer avec vous en quelque ſorte de matiere, je vous dirai

qu'on fait ici durcir au feu les Maîtres-d'Hôtel qui font danſer l'anſe du panier, & qu'on les ſert par quartiers, comme des œufs durs ſur la farce des herbes qu'ils ont ſurcomptées à leurs Maîtres pour ſervir d'entremêt à Pluton, qui n'entend autre choſe tous les jours qu'oignons, fraiſes, épinards, petits pois, & autres légumes potagères, qui crient vengeance, & demandent juſtice des monopoles de ces Controlleurs de Bouche. Ces Coquettes du premier tau ne manquent pas de gagner, en deſcendant, la petite vérole; après quoi on en fait ſi peu de cas, qu'on en envoie une bonne partie avec les Marchandes de Beurre & de Pommes. On condamne les Petits-Maîtres à ne changer de chemiſe que tous les mois, on leur ôte la rabatière & les airs panchés, puis on les relegue avec les Charbonniers.

niers. Les Patiſſiers qui font manger du chat pour du lapin, ſont écorchés, & lardés de clouds de géroſle. Je ſuis &c.

III. LETTRE.

Un Gaſcon à un Changeur.

De la Cour de Pluton, le 20. de la Lune.

JE ne ſai, MONSIEUR, ce qui vous fait manquer à votre parole, j'attens cadedis depuis longtems la Lettre de change de mon Frère le Préſident de Bourdeaux. Vous croyez peut-être que je ſuis mort, parce que je ſuis deſcendu ici. Sachez que les Grands Hommes ne meurent point, & que les gens de mon païs ſont de ce nombre. Je ne ſai ce que prétend faire mon Tabellion des Contracts de la Terre de Hériſſonnière. Comme cette Sei-

gneurie ne me rapporte que très-peu de chose, n'étant tout au plus que de vingt mille écus de rente, j'en fais présent à ma Nourrice. Je poursuis ici quelques affaires assez chaudement : je me trouve cependant fort embaraſſé, étant ici nouveau débarqué, & je crois que j'accomplirai le proverbe, qui dit qu'il en coute pour apprendre. C'eſt cet embarras où je me trouve, qui fait que je vous importune de ſi loin. Entrez dans ma peine, & croyez qu'un Gaſcon ſe tireroit mieux dans Paris ſans argent, que dans ces Cantons Souterrains. Que ſi donc je ne reçois pas la vôtre, je retournerai, contre l'ordinaire, vous porter moi-même de mes nouvelles. Mon adreſſe eſt à Monſieur le Baron de Fondſec, rue de l'Echalotte, à l'Hôtel de Babil. Il n'y a pas une Ombre qui ne me connoiſſe. Adieu, mon cher, je ſuis tout à vous.

IV.

IV. LETTRE.

Une Femme à ſon Mari.

Du Camp des Furies, le 7. de la Lune.

JE pleure ici ſi haut, mon Cher Epoux, que vous devez m'entendre où vous êtes; cependant on ne m'écoute guéres, quand je demande à remonter. Je ne ſai pourquoi l'on a établi cette rigoureuſe loi, & pourquoi la fatale Nacelle ne remonte pas, comme les Coches d'eau d'Auxerre & de Melun. Au reſte je me repens bien de vous avoir ſi ſouvent donné au diable, puiſque je ſens par moi-même que vous n'y ſeriez guères à votre aiſe. J'aimerois cent fois mieux votre compagnie, que celle de ces Meſſieurs-ici. Ce ſont des Suiſſes & des Allemands pour la raiſon, des Eſ-

pagnols pour la jalouſie, des Turcs pour la gêne, enfin des Diables pour une Femme. Je n'ai trouvé ici aucunes de ces Parties ſecrettes, ni de ces Promenades où je vous faiſois avaler de ſi bons goujons : point d'Académies de Jeu, point de Repriſe d'Hombre ni de Lanſquenet, point de Spectacles, que de hideux & d'effroyables. Comment une honnête Femme peut-elle vivre ? Je ſuis réduite à me laver les mains au Fleuve Infernal, dont les eaux reſſemblent à l'encre la plus luiſante ; mon fard eſt le mâchefer de la Forge à Vulcain. Il me reſte à-préſent, mon Cher Mari, un ſecret à vous dire, qui m'a long-tems travaillé l'eſprit, & ce n'eſt que la larme à l'œil que je vous le révèle. Croiriez-vous que l'on m'a mis au rang des Demoiſelles chiffonnes, moi qui eus tant de crainte de perdre mon honneur, qui n'étoit plus

en

en ma disposition dès que je vous eus épousé ? Jugez de cette injure, puisqu'elle vous regarde ; faites-m'en faire justice par-devant le Commissaire, qui est la terreur de ces sortes de Demoiselles; envoyez-moi de vos nouvelles. Au reste, faites donner du biscuit tendre à mon Perroquet. Ayez soin de Diane, ma petite Chienne. Je lui ai des obligations infinies. La pauvre petite Bête sentoit si bien quand quelque Cavalier venoit me voir, ou quand c'étoit quelque Voleur, qu'elle flatoit les uns & aboyoit les autres. Ne laissez pas seule votre Servante dans le logis, & encore moins aller seule au marché, j'en vois d'ici-bas les ruïneuses conséquences. Arrosez tous les jours mes Jasmins & mes Orangers. Cependant j'oublois de vous recommander les Enfans que je vous ai laissés, & qui vous appellent leur Père. Et croyez

TAYLOR INST. OXFORD

croyez que je ſuis véritablement votre Femme.

V. LETTRE.

Réponſe à la précédente.

De Tavare en Foreſt, le 5. de la Lune.

JE me ſuis toujours douté, ma chere Madame, que j'étois un bon homme, mais je n'en ai jamais été convaincu que par votre Miſſive de l'autre monde. Quoiqu'il en ſoit, je ſuis d'abord fâché de ce que vous me marquez que vous l'êtes vous-même. Je me doutois bien que vous n'auriez pas-là vos coudées franches, comme avec moi. Pour continuer enſuite à répondre à la vôtre, je ne ſuis pas fâché que vous me regrettiez un peu. Vous ſentez bien à-préſent qu'un Mari n'eſt pas ſi diable pour ces Parties

ties choiſies, ces Guinguettes, ces Promenades ſecrettes où les amis de la Femme deviennent les ennemis du Mari. Toutes ces circonſtances ſont cauſe qu'on vous a logé avec les Dames chiffonnées, & que je ſuis devenu Chevalier du Grand Ordre. Au reſte je ne m'en prens pas à vous, mon étoile vouloit que je le fûſſe, je ne pouvois l'éviter ; mais elle devoit me diſpenſer de le ſavoir. Me voilà à-préſent confrère de la première claſſe. Que faire ? patience me l'aprendra. Pour ce qui eſt des petites bagatelles que vous me recommandez, je vous trouve bien ſoigneuſe pour une Femme qui a négligé l'eſſentiel. Cependant je ne devrois pas prendre le ſoin, tout ſeul, des Enfans que vous m'avez laiſſés ; puiſque ma qualité de Père n'y eſt peut-être intéreſſée que pour un cinquiéme.

Adieu,

Adieu, dormez en paix, & croyez que je ſuis véritablement ce que vous m'avez fait.

VI. LETTRE.

Un Normand à ſon Procureur.

Du Palais de Minos, le 9. de la Lune.

JE vous avois prié, MONSIEUR, en partant pour ce voyage, de ne point négliger mes affaires. Vous avez cru ſans doute ne plus avoir de mes nouvelles, mais on ne quitte pas ainſi un honnête-homme, Bourgeois de Falaiſe & Marguillier de ſa Paroiſſe. J'ai demandé de vos nouvelles à tous vos Meſſieurs qu'on trouve ici en quantité, mais ils m'ont aſſuré que vous n'étiez pas encore deſcendu. Je travaille ici pendant mon loiſir aux informations du procès de ce Marchand

chand qui fit caſſer le col à mon cheval en revenant de Gibraye. Je compte l'appointer en nouvelle inſtance, & le faire condamner, pour dédommagement de ma bête, à me payer la ſomme de deux cent piſtoles, ſans y comprendre les frais à quoi je me reſtrains. Je vous ai laiſſé entre les mains quatre procès civils & criminels. Groſſiſſez les rolles, multipliez les écritures, & tirez-en tout ce qu'un honnête-homme comme vous peut en extraire. Ce ſera pour marier Pérette, ma grande fille, avec le fils de Monſieur Chicano du Pleix, Marchand de Chapons demeurant rue de la Serre, à l'enſeigne de la Juſtice au Mans. C'eſt un bon parti que ce garçon. Outre qu'il a pour dot douze bons procès, il eſt ſavant dans la pratique. Il étoit déja à trente ans Lieutenant du Bourg & Paroiſſe de St. Ouin,

Ouin, quand il vint à Rouën pour aprendre l'ortographe. Enfin, MONSIEUR, vous voyez le triſte état où je ſuis. L'on a decreté une priſe de corps contre moi, dont je n'aurai jamais main-levée. C'eſt pourquoi je vous prie de prendre ſoin de ma petite famille, de l'inſtruire dans la Pratique, afin qu'elle me puiſſe un jour faire honneur. Je ſuis pourtant fâché de n'avoir pas été au païs cette année. On dit que le Bled, Dieu merci, y étoit ſi cher. Hélas! Jaqueline, ma pauvre femme & moi, nous ne nous y ſerions pas endormis. Donnez-moi de vos nouvelles par le Coche d'Evreux, ou par quelques autres gens du païs qui viennent ici tous les jours. Mandez-moi ſi la récolte de Cidre a été copieuſe cette année, enfin tout ce qui peut intéreſſer la Nation, & me croyez avec la franchiſe

chiſe des gens de mon païs, votre.

VII. LETTRE.

Samuel à ***

De l'Acheron, le 4. de la Lune.

JE comptois, MONSIEUR, vous voir ici depuis le tems de votre dernière maladie. Je vois bien que vous n'avez eu affaire qu'à des Ignorans de la Faculté. Si vous vous étiez ſervi de Meſſieurs *** nous aurions indubitablement l'avantage. S'il en eſt quelqu'un dans ces lieux de vous poſſéder, & de former enſemble quelque Parti, il n'eſt pas difficile de faire contribuer un païs qui n'entend pas la Maltote. J'avois même dreſſé d'avance un plan & un nouveau projet de mon Siſtême, il ne tient plus qu'à l'exécuter. Il eſt vrai que j'y vois de la difficulté de la part

de

de notre Monarque, qui n'eſt pas à la vérité fort intéreſſé, mais nous eſpérons venir à bout de tout par nos ſouterrains, inconnus dans ceux-ci. Cependant l'adreſſe & la protection des Miniſtres nous ſervira infiniment. Tout contribuera à perſuader à Pluton, qu'il n'eſt rien ſans Plutus; & que pourvu que ſes coffres s'empliſſent, il ne doit pas s'embarraſſer ſi les nôtres s'empliſſent auſſi. Voici, à peu près, le contenu du Projet, diviſé par Articles.

L ARTICLE.

Que puiſque Caron fait payer ſa Barque comme les Bâteaux de Seine & de St. Cloud, l'infernal Mâtin qui a ſix yeux, ſera le Commis Buraliſte pour les entrées, ſera payer la chair morte aux Vieilles, le péage aux Garçons, le jaujage aux Filles, &

le

le pied fourchu à tous les Maris ; sauf à ceux qui ne sont pas sujets à ce droit, de montrer leurs privilèges.

II. ARTICLE.

Qu'il sera créé un Commissaire Enquêteur & Examinateur, à qui on fera prêter le serment de fidélité pour la forme seulement, crainte d'augmenter les parjures ; lequel Commissaire examinera les vertus de contre-bande. Celles qui ne seront pas marquées au bon coin, & où il entre de l'alliage & du faux dans la composition de leur honneur, seront séparées dans un Canton exprès, payeront le tribut comme en certaine partie de votre continent, attendu l'impossibilité de les empêcher. Défenses à elles de se trouver au quartier des Femmes de vertu, qui seront exemtes de tous droits, à peine d'être reconnues pour ce

qu'elles ſont. Pareilles défenſes à elles de ne porter que du linge ſale & chifonné, une robe crottée, ſoutenue d'un pouce de fard & d'une douzaine de mouches : le tout, crainte d'équivoque.

III. ARTICLE.

Qu'on aſſeoira un impôt circulaire ſur le Bois & le Charbon, dont on fait ici une grande conſommation ; lequel impôt ſera payable par quartier, pour éviter la confuſion à des Fermiers & Tréſoriers deſdits deniers, commis & établis pour ladite recette; auxquels Officiers on fixera des appointemens proportionnels, afin de conſerver les fonds & de n'en pas conſumer le principal.

IV. ARTICLE.

Que chaque Ombre enfin payera,

ra, ſuivant ſa qualité & ſa condition, ſouvent auſſi [illegible]ant la protection qu'elle aura, un droit annuel de tête par famille, cotté par les mêmes Officiers du Tréſor Royal, & levé par deux Ombres de chaque quartier, dont on s'aſſurera par corps à faute de payement.

Voilà, à peu près, ce que j'avois ſagement penſé pour l'utilité & l'avantage de notre Monarque, & de pluſieurs autres qui ſeroient intéreſſés dans ce Syſtême. Je vous en donnerai des nouvelles plus particulières dans ma ſeconde, lorſqu'on aura écouté mes propoſitions. Je compte fort ſur la réuſſite, d'autant que ce ſont les mêmes Peuples qui ont payé là-haut les mêmes impôts, & qui n'ont rien changé en venant ici que leurs couleurs. Adieu, l'on me demande pour recevoir de l'argent. En vérité notre profeſſion eſt bien incommode, d'être toujours importunés

tunés par ceux qui nous apportent de l'argent.

VIII. LETTRE.

Un Nouvelliſte au Lecteur.

Du Fleuve Léthé, le 27. de la Lune.

SI vous êtes curieux, LECTEUR, d'apprendre des nouvelles d'un Païs d'où on n'en a jamais, du-moins de poſitives, je puis vous en donner avec plus de vraiſemblance, & à meilleur droit que tout autre, étant Nouvelliſte de profeſſion. Je vous dirai donc d'abord, que c'eſt très-peu de choſe, pour ne pas dire moins que rien; que les Ombres qui furent les plus ſuperbes là-haut, font ici une figure à faire pitié. L'oiſiveté & le ſilence, qui font toute notre occupation & nos entretiens, rendent le ſéjour ſi triſte, que c'eſt

avec

avec raiſon qu'on y deſcend par force & à regret. On ſe regarde les uns les autres, ſans ſavoir de quoi il s'agit. Le Berger confond ſa houlette avec le ſceptre des Rois, les haillons du Pauvre avec la dorure du Riche. Pluton & Proſerpine font eux-mêmes compaſſion. Je penſe que l'un changeroit bien ſon nom pour la qualité de Vivant du dernier ordre. Tout ſon emploi ici eſt de queſtionner ceux qui débarquent ſur ces ſombres Bords, & d'entretenir des Commiſſaires là-haut pour retenir les Médecins dans ſes intérêts. Proſerpine voudroit bien être condamnée à ſouffrir l'ardeur du midi, en moiſſonnant avec ſa Mère, plutôt que de règner dans un Empire qui ne connut jamais l'Aſtre du Jour, non-plus que ce précieux Froment ſi néceſſaire à la vie, mais ſi inutile à ceux qui en ſont privés. Pour vous donner donc une idée du ſéjour de

la

la Mort, imaginez-vous une vaſte Campagne, ſi ténébreuſe qu'à peine y voit-on les Ombres, en ſi grand nombre cependant qu'on ne ſait de quel côté ſe tourner. Cette noire Campagne eſt bordée du Fleuve fatal qui reçoit les Ames dans la Barque du Nautonnier. Le ſilence, l'ennui, l'inaction, les ſonges, enfin certain je ne ſai quoi qui ne ſent rien moins que l'exiſtence & la vie, font tout l'agrément d'un lieu qui n'en a pas beaucoup. Cependant, après avoir été là-haut, il faut venir ici, & l'on ſéjourne plus dans l'un que dans l'autre. Quoiqu'il ſemble n'y avoir aucune diſtinction parmi nous, cependant l'on y remarque le mérite, & c'eſt ſon caractère de ſe faire diſtinguer. Ceux de l'une & de l'autre eſpèce, y ſont reçus diverſement. Je voudrois que vous deſcendiſſiez ici ſeulement pour quelques quinze jours. Si l'on pouvoit

voit faire deux fois le chemin, vous ririez peut-être, malgré la gravité des Morts, de voir la contenance de ceux qui se sont trompés, croyans trouver ici leurs coudées franches & toutes leurs commodités.

Rien n'est plus grotesque qu'une Ombre de Coquette. Elle veut encore plaire dans un lieu où il n'est plus question d'agrément. Elle est descendue ici avec le fard & la mouche. Elle prétend encore primer, comme dans la grande Allée des Thuilleries, quoiqu'il n'y ait pas seulement ici assez de jour pour distinguer ses grimaces. Elle est logée aux Petites Maisons, proche le Bon Pasteur.

Les Joueurs passent ici pour extravagans. Comme cette passion est véritablement une fureur, ils voudroient encore remuer les Cartes & les Dez, seulement pour passer le tems pendant leur longue oisiveté;

ne

ne voyant pas qu'ils ne ſont plus ſujets à ce même tems.

Le Marquis de *** peſte, gronde & s'emporte, comme le jour qu'il perdit la moitié de ſon bien.

La Baronne de *** querelle juſqu'à Cerbère, croyant être dans ſon domeſtique. Sans-doute qu'elle a à cœur le jour qu'elle ſe joua avec le Chevalier de *** après qu'elle eut tout perdu.

Les Avares ſont avec Tantale, ils meurent encore de faim après leur mort, & manquent de tout comme lorſqu'ils vivoient.

Les Ambitieux ſont encore bien punis, de ſe voir confondus avec l'Ombre du Cordonnier & du Tailleur de leur quartier, qu'ils mépriſoient tant pendant leur vie.

Les Envieux ſont tous à louer. Ce ſont des Ouvriers bien inutiles. Ils ne voient perſonne digne d'envie; car tous ont une ſi pauvre mine,

ne,

ne, qu'ils ſont plus de pitié que d'envie.

Pour les Pareſſeux, ils ſont ici dans leur centre. On ne leur commande rien, ils ſont toujours en repos, & paſſent toutes leurs nuits (car il n'eſt plus queſtion de jour) dans leur véritable centre, je veux dire dans le ſein de la pareſſe & de l'oiſiveté.

Je ne vous ai pas encore parlé des Cocus, je m'en étonne, car il en fourmille ici. Répandus & diſperſés dans tous les quartiers des Ombres, il nous en arrive tous les jours encore un ſi grand nombre, que je penſe qu'à la fin ce lieu ſera tout cocufié, ſi j'excepte ceux qui ont gardé le célibat, qui ne ſont pas du nombre, quoiqu'ils contribuent ſouvent à l'augmenter. Je vous aſſure que ce ſont de bonnes gens, on en fait tout ce que l'on veut ici-bas, ils ont apporté avec eux leur humeur

traitable, & l'on s'accommode fort de leurs manières douces. Je ne sai même ce que l'on feroit ici sans eux, aussi-bien que chez-vous. Quoique l'on en ait vu de tout tems, cependant on ne se lasse point de les voir débarquer ici, ils sont aisés à remarquer par les aigrettes qu'ils portent. Il faut enfin que Pluton ait des raisons secrettes pour favoriser ce parti. Je ne sai si Proserpine, avant son mariage, n'avoit point moissonné ailleurs qu'avec sa Mère; ou s'il l'a surprise, depuis qu'elle est ici, avec quelque Ombre de sa sorte. Pour moi, je crois qu'une Ombre n'est pas capable de faire grand' brêche à la réputation d'une Femme, quoique le proverbe dise *qu'il ne faut souvent qu'une Ombre.* Quoiqu'il en soit, ce n'est pas à moi à parler de mes Supérieurs. D'ailleurs Pluton ne seroit pas le premier qui eût sa couronne enrichie de ces sortes de dia-

diamans, il ne faut rien risquer ni assurer à ce jeu-là. Hélas! je parle peut-être de moi, en vous entretenant de cette nombreuse Compagnie. J'ai vécu, j'ai pris femme, & cela suffit. Cependant ce fameux Collège ne laisse pas d'être ici distingué par classes. Comme il est des Cocus de l'une & de l'autre humeur, je veux dire de traitables, d'autres plus susceptibles, d'autres enfin tout-à-fait commodes, ces derniers portent un diamant sur la tête pour panache; les autres ne portent qu'une simple fontange jaune; les plus susceptibles, je dis les Cocus à regret, portent un grand branchage, qui leur reproche sans-cesse leur peu de complaisance.

Les Maltotiers sont ici tous désœuvrés, parce qu'on ne veut pas les écouter. Ils proposent tous les jours de mettre ce lieu en contribution, ils veulent lever un impôt sur

le Bois & le Charbon, parce que l'un & l'autre ſont ici fort en uſage. Mais la Maltote n'a qu'un tems, & eſt finie pour eux. D'ailleurs le déſintéreſſement d'un Roi qui ne ſe ſoucie pas beaucoup de s'élever, étant le Monarque des Souterrains, fait que leurs propoſitions ſont rebutées.

L'on vit depuis peu quatre Ombres aſſemblées fort en mouvement, quiſembloient plaider, & qui écrivoient. L'on reconnut que c'étoit un Juge, un Greffier & un Sergent, qui vouloient condamner aux dépens une Ombre ſi pauvre qu'elle n'avoit pû payer ſon paſſage à la Barque. Comme l'on eſt ici ennemi du trouble & de la chicane, Pluton les condamna lui-même à garder le ſilence d'une Ombre, ſans jamais rappeller Bartole.

Je vous dirai peu de choſe des Médecins, parce qu'il n'en deſcend gué-

guéres ici. C'eſt l'intérêt de notre Roi de les conſerver là-haut, afin de peupler ici-bas. Cependant le terme & le deſtin nous en amenent quelques-uns. Comme ils ſont intimes avec le Monarque des Enfers, vous pouvez vous imaginer quel hommage on leur rend. Ils ſont placés au-deſſus Cours à cornes de diamans. S'il arrive qu'ils ſoient de la Confrairie, on leur rend double honneur, c'eſt-à-dire comme Médecins & comme Cocus.

C'eſt une choſe qui fait ſaigner le cœur, de voir l'état pitoyable des Filles qui deſcendent ici ſans avoir été mariées. Leurs Ombres errent, voltigent d'Ombres en Ombres : elles les flattent, leur ſourient, leur font des avances, vont juſqu'à les embraſſer : mais comme Ixion, elles connoiſſent que leur erreur n'eſt qu'un vent : alors elles ſechent ſur pied, leur noirceur

devient jaune, de-même que chez vous quand elles n'ont pas ce qu'elles désirent.

L'on vit l'autre jour un fameux Elève de Clingetel, qui présenta à sa Majesté Souterraine un réchaud fort proprement travaillé, au fond duquel il y avoit toute l'histoire des Souterrains peinte. On le remercia de son présent, & on lui permit d'ouvrir boutique d'Evantails & d'Ecrans, dont il y a grand débit, à cause de la grande chaleur du climat. On trouva aussi le même jour, dans un coin le plus obscur, un gros fagot d'Ombres toutes noires, qui ronfloient comme des Porteurs de chaises. On les délia, & toutes ces Ombres furent interrogées par le CommissaireEnquêteur. L'une d'elles, qui étoit la plus épaisse & la plus palpable, qui servoit même de parement au fagot, répondit qu'elles étoient les Ombres des Modes,

Modes, mais que les Femmes les inventoient elles-mêmes, & étoient plus ingénieuſes qu'elles, c'eſt pourquoi elles prenoient du bon tems dans les bras du ſommeil. On trouva qu'elles avoient raiſon, on les relia pour les laiſſer dormir juſqu'à ce que les Femmes ſe laſſent d'elles-mêmes des Modes Nouvelles. Elles ont beau dormir.

Enfin pour abréger, je vous dirai que pour ce qui regarde le Menu-Peuple & les Artiſans, comme le manque d'argent, ou l'excès du travail, les rend moins en état de contenter leurs paſſions, n'ayant pas eu leurs aiſes là-haut, ils les ont davantage ici-bas; puiſque la condition d'un Mort eſt ordinairement toute oppoſée à celle qu'il a exercée pendant ſa vie.

Voilà une légère idée d'un ſéjour d'où l'on n'en a jamais eu de certaine. Il eſt impoſſible de vous cir-

conſtancier certaines particularités. Je voudrois que vous viſſiez l'Ombre de .... que vous avez connuë ; elle vous feroit rire, & en même tems compaſſion ; je crois que vous ne pourriez la reconnoître, tant elle eſt changée. J'oublios de vous parler des Philoſophes, on n'en fait pas grand cas ici. La plûpart s'occupent à ſiffler des Moineaux, & à dreſſer des Perroquets & des Singes, à qui ils font répéter leur ſentence. L'Ombre d'Ariſtote ne ſe bat plus avec celle de Platon, depuis qu'elle a trouvé celle de Deſcartes & de Rohault pour lui faire tête. L'Ombre de Molière eſt toujours cachée, crainte que les Médecins, ſes ennemis jurés, ne la ſaignent, ne la purgent, & ne la faſſent mourir une ſeconde fois à Bourbon.

Enfin le tems de vous entretenir vient d'expirer, on me commande de garder mon premier ſilence,

vous

vous pouvez en ſureté croire de ce ſéjour tout ce qu'on vous en a dit, ſinon ne vous en raportez qu'à vous-même quand vous y viendrez, auſſi bien toutes les nouvelles qui viennent d'ici paſſent pour apocryphes là-haut. On doute pendant la vie, mais la mort a le ſecret de nous confirmer dans nos doutes, en nous faiſant faire le voyage.

IX. LETTRE.

Un Seigneur de Province à ſon Ami.

De la Cour de Proſerpine, le 14. de la Lune.

QUoique j'aye paſſé le Fleuve d'Oubli, je ne puis, mon Cher, me réſoudre à ne me point informer de mon païs, de ma famille, enfin de vous-même & de tout ce qui vous regarde. Puiſque Pluton

ton m'a laiſſé le plaiſir de vous entretenir dans cette Miſſive, permettez-moi de vous demander que ſont devenus ma Femme, mon Fils l'Abbé, & ma Fille. Quand ils apprirent qu'un brutal de canon m'avoit envoyé ſur les Sombres Bords, la douleur ſans doute les pénétra tellement, qu'ils ſe ſont portés à quelque choſe de funeſte. Je ne ſai cependant qu'en croire. Deſabuſez-moi, mon Cher Ami; & pour me venger du plaiſir que vous me ferez, je vous promets, quand le deſtin vous aura conduit ici, d'avoir pour vous tous les égards poſſibles, de ne vous point laiſſer manquer de rafraîchiſſement, ſi néceſſaire dans ces Climats ſi échauffans; & de vous épargner au contraire toutes les matiéres combuſtibles, comme bois, charbon, huile, gomme, réſine, ſoufre, ſalpêtre, & tout ce que l'on croit néceſſaire dans ces Contrées Sou-

Souterraines. Si je pouvois d'ailleurs payer vos nouvelles par d'autres, je me ferois un vrai plaiſir de m'acquitter de ce devoir : mais nos Eſprits ſont ſi ſtériles, ſi privés d'intrigues & de tumulte, qu'à peine y trouve-t-on de quoi s'occuper. Recevez cependant ma bonne volonté, & ne manquez pas de ſatisfaire à ce que je vous demande : autrement ſongez que c'eſt le propre des Eſprits de revenir, & que le mien vous tourmentera tant, qu'il vous fera tôt ou tard repentir d'avoir refuſé quelque choſe à mes manes. Adieu, je vous ſouhaite la bonne nuit, puiſque le jour n'eſt plus en ma diſpoſition.

X. LETTRE.

Réponſe à la précédente.

De Belle-Ville, le 15. de la Lune.

JE m'acquitte du devoir que vous m'impoſez, MONSIEUR, qui eſt de vous donner des nouvelles de votre païs, d'autant que je trouve toujours un ſecret plaiſir à vous entretenir. Cependant ſi vous voulez vous en rapporter à ma ſincérité, je vous donnerois volontiers pour conſeil de ne vous point informer de ce Monde-ici. Les retours ſur cette matière ſont toujours très-fâcheux. Mais enfin, pour vous ſatisfaire, je commence par vous dire que je crois qu'il ne s'eſt jamais vu de Femme inconſolable. La vôtre ſembloit cependant, à votre mort, ne devoir pas vous ſurvivre. Elle étoit

étoit si affligée, qu'elle s'enfermoit dans une de vos maisons de campagne avec un Colonel qui ne lui étoit pas indifférent. Cet Officier en a fait plus que tous les Capucins, puisqu'elle contracta bientôt un second mariage avec lui. Pour votre Fille, elle avoit autant besoin de consolation que personne, & je crois que le desespoir l'a portée à quelque chose de funeste ; car elle disparut avec votre valet de chambre, sans qu'on ait jamais pû savoir ce qu'ils sont devenus. Votre Fils l'Abbé quita aussi la maison paternelle bientôt après votre trépas, on tient même qu'il ne vous a pas beaucoup survécu. Quoiqu'il en soit, sa mort telle qu'on la raconte est glorieuse. Les charmes d'une Demoiselle aimable ayant un peu seché ses larmes, & sa douleur voulant un jour lui donner les dernières preuves de sa tendresse, il reçut un coup mortel

tel de l'éventail de ſa Reine. Eſt-il mort plus héroïque pour un Officier du Régiment de la Calotte, que de mourir aux pieds d'une Belle d'un coup d'éventail. Voilà déja, MONSIEUR, une partie des nouvelles que vous me demandiez. Pour ce qui regarde votre Seigneurie, le Colonel qui vous a ſuccédé dans vos droits d'hymenée, a trouvé le ſecret de la vendre bientôt à un Financier, dont la nobleſſe eſt inconteſtable, puiſqu'on ne ſauroit avoir des titres de plus fraîche date que les ſiens. Ce nouvel Acquereur a tout renverſé dans cette Terre. Il a d'abord ôté cette grande Figure camarde de marbre noir qui vous reſſembloit ſi fort, qui étoit placée ſur votre tombeau, & l'a fait tranſporter dans le milieu d'une nouvelle Piéce d'eau qu'il a fait creuſer. Cette Statue eſt ornée d'un branchage de corail ſur le haut

de

de la tête, & cette Caſcade s'appelle le Baſſin de Vulcain. Vous voyez comment les choſes changent de face par la mort. Je n'ôſe vous en apprendre davantage. Sachez qu'il eſt toujours fâcheux aux Morts de s'informer du paſſé. Dormez plutôt en paix, & me croyez véritablement votre.

XI. LETTRE.

Un Libraire à ſes Aſſociés.

Du Ténaret, le 12. de la Lune.

JE ſuis deſcendu ici, comme vous le ſavez, avant d'avoir achevé la fameuſe Critique du Monde entier. Cet Ouvrage étoit à la vérité de longue haleine, puiſqu'il fourniſſoit cent Volumes in Folio, dont la moitié critiquoit & trouvoit à redire à l'autre. Je me trouve ici tout

tout deſœuvré. L'impreſſion qui ſe fait ici ſur du papier noir en caractère blanc, n'a pas cette vogue de là-haut ; parce que Pluton n'a pas le vrai ſecret de faire fleurir cet art, qui eſt de ne le permettre que ſous des privilèges émanés de ſa Cour même. C'eſt cette défenſe d'imprimer toute ſorte de Manuſcrits, & cette permiſſion qu'il faut obtenir, qui fait toute la roccambole de l'impreſſion. Bientôt des Diables remuans & ſubtils inſpirent à d'autres Diables d'emprunter le nom de l'autre Monde, je veux dire d'Hollande & d'Angleterre, pour mouler les ſotiſes qu'on veut débiter. Alors un Livre ſans parens, je veux dire ſans nom, ſans titre, ſans aveu, ſans reliûre, fraîchement ſorti de la preſſe, fait la fortune de l'Auteur & du Vendeur. D'autres Auteurs plus aviſés encore, font diſtribuer ſous le manteau

leurs

leurs Ouvrages en manuscrit, & par cette manœuvre rendent fameux un Enfant mort-né, puisque l'impression seroit son tombeau. Quoiqu'il en soit, vous savez, mes chers Confrères, combien je vous parle vrai, à présent que je vois toutes choses dans leur état naturel. Vous savez encore combien nous avons imprimé de ces sortes de Manuscrits dans des Souterrains qui passoient pour vraies impressions d'Hollande: & certainement, si Pluton réveilloit aussi la curiosité des Curieux d'ici-bas, nous aurions encore sujet de ne nous pas ennuyer. Depuis le long tems que je suis descendu, il y a si peu d'Ouvrages sortis de la presse, que j'ai honte de vous l'avouer. Cependant ce n'est que pour vous envoyer le Catalogue de ces nouveaux Ouvrages, qu'il m'a été permis de vous écrire celle-ci.

CATALOGUE DES LIVRES NOUVEAUX DE L'IMPRIMERIE SOUTERRAINE.

TOpographie du visage des Dames, ou l'Art d'y placer des mouches régulièrement, avec une Dissertation sur les différentes manières de rire de bonne grace, dédiée aux Femmes de chambre. Le tout composé par un Abbé de Cour. 4. volumes in Octavo.

L'Art de Danser revu, corrigé & augmenté, réduit en abrégé, & enrichi de médailles d'or par un Financier. Volume in Douze, doré sur tranche.

Dictionnaire des Mines pour l'intelligence du sens moral & littéral des grimaces des Coquettes, composé par un Petit-Maître. Volume in Quarto.

Abrégé de la Démonographie, ou le

le détail de l'intérieur de chaque Ménage, dédié aux Maris Confrères du Mont des Martirs. 2. Volumes in Folio.

Traduction des Institutes de JUSTINIEN *en Langue Vulgaire, pour le soulagement des Magistrats qui n'entendent pas le Latin. 3. Volumes in Douze.*

Petit Traité de l'Epoque Amoureuse, qui fait sonner l'Heure du Berger après le Siécle d'Or. 1. Volume in Seize.

L'Art des Parloirs, où l'on traite des graves Riens, des importantes Fadaises, & des mistiques Vetilles. 1. Volume in Folio.

Nouveau Cuisinier François, ou l'Art de se corrompre le sang & l'humeur avec ragoûts épicés, fricassés, pour servir de suplément à la Pratique de Médecine de FERNEL, *ancien Docteur de Montpellier. 1. Volume in Douze.*

TAYLOR INST. OXFORD

Nouvelle relation de la ſanglante défaite des Anciens par les Modernes, fondée ſur le ſiſtème de la Nouveauté. 1. *Volume in Douze.*

Manière de faire aux Dames des corps de jupes à reſſorts, qui fait aller l'emble à une Gorge, le trot aux Amants, & le galop à leur Bourſe, de l'invention d'un Tailleur de l'Opéra. Petit Volume in Seize, augmenté d'une petite Explication ſur l'Art de faire des Robes qu'on peut friper & chiffonner ſans qu'il y paroiſſe, par le même Auteur.

Le triomphe de Rien, ou Traité des Fadaiſes par le Vicomte de la Nigaudière. 1. *Volume in Douze.*

Bouſſolle Amoureuſe, ou Carte Marine & Galante par un Géographe des Païs-Bas de Cithère. 2. *Volumes in Douze.*

L'Art de feindre ou de politiquer, ou le grand Calendrier de la Cour dédié aux Courtiſans. 2. *Volumes in Octavo.*

Voi-

Voilà, mes Amis, tout ce qui s'eſt moulé depuis plus de dix ans que je vous ai quitté. Pour la réuſſite, je veux dire le débit de ces Ouvrages, je n'ôſe vous aſſurer de rien. Tout git dans le goût, ou dans la fantaiſie du Lecteur. Il eſt vrai qu'il en eſt de toute eſpéce, je veux dire dont le goût eſt très-fantaſque, ou dont la fantaiſie eſt tout le goût. Adieu, mes Amis, mon tems de vous entretenir expire, je n'ai que celui de cacheter ma Lettre, & de me cacher moi-même. S'il arrive quelque choſe de nouveau & digne de vous être raconté, je vous en ferai part. Si quelqu'un de vos Confrères vient ici, chargez-le de m'aprendre ce qui ſe paſſe chez vous, & ſi ma Veuve travaille toujours à la preſſe avec des plumets, comme elle faiſoit du tems que j'étois ſon Relieur. Au reſte, je ſavois ſi bien qu'il étoit impoſ-

ſible

ſible d'empêcher les Femmes de Paris d'être coquettes, que je n'en ouvrois pas la bouche là haut. Bien différent de cet étourdi, qui ayant ſurpris Vénus avec Mars, éventa la honte de ſon lit, & mérita qu'on gravât ſon hiſtoire dans les tabatières ſcandaleuſes. Cet ignorant ſans doute ne ſavoit pas que les Femmes du caractère de Vénus ne rougiſſent plus qu'à la toilette. Mais j'oublie moi-même qu'en cherchant à paſſer le tems à raconter ces bagatelles, le tems m'a paſſé, c'eſt pourquoi il eſt tems que je ſois votre.

XII. LETTRE.

A un Ami de l'Isle des Oubliettes.

Le 19. de la Lune.

QUi l'eût cru, Cher Ami, que la curiosité eût poussé une Ombre errante jusqu'à s'informer de ce qui se passe chez vous par-delà l'Isle des Oubliettes ? Il est vrai que j'ai laissé une famille fort délabrée, mes enfans sans établissement, & ma femme qui m'aimoit tendrement dans la douleur & l'affliction. Il faut avouer que les affaires d'un Financier se dérangent furieusement, quand la Parque lui fait passer la Barque. Toutes ces circonstances ne contribuent pas peu à vous demander des nouvelles de l'autre Monde. Cette curiosité vous est commune avec nous. Il n'y

n'y a pas une Ombre qui ne ſoit charmée d'apprendre ce qu'on fait là-haut, cumme chaque Mortel d'apprendre ce qu'on fait ici-bas. Cependant, Cher Ami, rien de plus aiſé que de contenter votre curioſité. La Juſtice de l'Etre des Etres étant un Attribut principal de ſon Eſſence, il n'eſt pas difficile de ſe perſuader qu'on eſt ici fort à ſon aiſe, quand on a manqué là-haut de toutes les commodités humaines; & l'on peut ſurement conclure le contraire, quand on a goûté dans la Vie Mortelle toutes les délices des Champs Eliſées de l'Iſle du Repos. Cependant, Cher Ami, contentez mon envie, apprenez-moi l'iſſue des évènemens qui arrivent à ma famille. Cette curioſité m'eſt d'autant plus pardonnable, que j'étois peut-être un de ceux qui s'étoit le plus attaché à l'avancement & à l'amour de ma maiſon. J'attens cette grace

de

de vous. Sachez que Pluton, notre Monarque, n'en ſera pas ingrat, & je poſtulerai pour vous auprès de ſa Majeſté enfumée, toute la récompenſe due à l'importance du ſervice que vous me rendrez. Promettez-moi l'effet de ma demande, & je me flate que vous tiendrez votre parole, pour deux raiſons : la première, c'eſt que vous êtes honnête homme : la ſeconde, c'eſt que vous devez ſavoir qu'il eſt important de ne rien promettre aux Morts qu'on ne le tienne. Je compte donc ſur votre réponſe, qui me fera paſſer un quart-d'heure d'agrément dans un lieu où l'on n'en goute guéres. Adieu, mon Ami, croyez-moi avec toute la ſincérité d'un homme de l'autre monde, votre &c.

XIII. LETTRE.

Réponſe à la précédente.

Le 34. de la Lune.

C'Eſt pouſſer l'amitié très-loin, que de l'étendre juſques dans l'Iſle des oublietres. C'eſt de votre part auſſi vous expoſer à de terribles nouvelles, que de vouloir apprendre ce qui ſe paſſe ici quand nous ſommes là-bas. Ce n'eſt guéres goûter les plaiſirs de l'Iſle des Oubliettes, que de ſe reſſouvenir de ſi loin. Votre condition me paroît trop inquiète, pour paroître tranquille. Cependant quelle qu'elle ſoit, elle eſt encore plus agréable que d'être ici-haut témoin des extravagances d'une Femme qui a ſecoué le joug de la pudeur, en proie à mille Amans, &

& dont le moindre vice eſt encore la galanterie. Je n'ôſe vous dire, ma chère & ancienne Ombre, que votre galante Veuve fit eſſuyer ſes larmes par des Soupirans de quartiers, qui ſe relèvent comme les Officiers du Roi. L'un lui fournit les meubles, l'autre la table, l'autre les plaiſirs ſecrets. En effet dès que vous eûtes fermé la paupière, votre Moitié courut au coffre fort, où n'ayant rien trouvé elle commença un deuil des plus rigoureux, moins de votre perte, que de celle qu'elle avoit fait en vous ſacrifiant ſes beaux jours, dans l'eſpoir de devenir une des plus riches Veuves de Paris, & de s'y voir tout d'un coup privée de ſes eſpérances & de ſon tréſor. Cependant elle fit mettre le ſcellé chez vous; je veux dire qu'après en avoir diverti les effets, elle prouva par cette cérémonie de Juſtice à vos Enfans, qu'ils n'étoient que

des gueux. Elle en mit deux au pain & aux aumônes publiques ; ou pour mieux dire, elle les désavoua, & ne songea plus qu'à goûter dans les bras de la galanterie, tous les plaisirs que votre sévérité lui avoit défendus. Cependant je ne sai si je dois continuer, non : je crois qu'en voilà assez pour vous faire regretter votre curiosité. Oubliez tout, c'est le chemin de l'Isle du Repos. Croyez qu'une Femme est aussi impénétrable dans ses démarches, que le chemin que vous avez fait est difficile à refaire. Croyez qu'une Femme n'estime de l'Homme que l'humanité, & que les absens ont toujours tort. Je ne puis mieux finir qu'en vous recommandant de boire cette automne les eaux minérales de l'Isle des Oubliettes, c'est le meilleur conseil que vous donne votre véritable Ami.

XIV.

XIV. LETTRE.

Pithagore à ſes Diſciples.

Du Camp des Gorgones, le 2 de la Lune.

FAut-il vous raſſurer toujours ſur vos doutes, après vous avoir inſtruit pendant ma vie ; de la ſubtilité, du fin de mes Dogmes ? Pourquoi faut-il que j'apprenne ici-bas, par pluſieurs de vos Conphiloſophes, que vous doutez encore de l'état des Ames après la mort ! Quoi ! avez-vous oublié combien je vous aſſurai que l'Etre Suprême avoit créé une fois, & pour toujours, une certaine quantité de Matière, & que cette Matière alloit ſucceſſivement de la compoſition d'un Homme à celle d'un Cheval, d'une Maiſon, de-là à celle d'un Arbre, qu'il n'y avoit enfin

que les Formes qui ſouffroient les tranſmigrations. Je ſai que ce Siſtême a été furieuſement controverſé, mais il eſt beau à un Philoſophe de ſe roidir contre tous les ſentimens qui ne quadrent pas aux ſiens. C'eſt par-là qu'on paroît véritablement Philoſophe, je veux dire opiniâtre. Cependant l'amour que je vous porte, fait que je veux bien vous donner de nouvelles leçons de notre Philoſophie Souterraine. Cette Tranſmigration qui a fait tant d'éclat dans mon Siſtême, ſe pratique ici un peu différemment: & je vous dirai que quand je deſcendis ici, le Roi de ce Cahos étoit ſur le point de changer chaque Ombre de figure & d'état, parce qu'elles avoient toutes repréſenté qu'elles s'ennuyoient chacune de leurs ſituations. Vous devez ſavoir que la qualité d'Ombre les rend fort légères & fort inconſtantes, c'eſt pour-

pourquoi le Roi de ces Habitans de l'Air leur accorda leur demande. Ce fut dans ce tems que la Parque coupant le filet de ma Philoſophie, & terminant mes jours, me fit deſcendre ſur les ſombres Bords, où je trouvai qu'on étoit occupé à cette nouvelle tranſmigration, que je vais vous mieux circonſtancier dans la ſuivante, après que je vous aurai aſſuré à la fin de celle-ci que je ſuis toujours votre &c.

XV. LETTRE.

Le Même aux Mêmes.

Du Chemin du Manoir Ténébreux, le 31. de la Lune.

JE n'eus pas plutôt fait le chemin de ce Monde inférieur, mes chers Diſciples, que je reconnus l'Arverne, l'Acheron, Cerbère, les Par-

ques, & tout l'attirail de l'Empire Souterrain. Ayant passé plus avant, je me trouvai au milieu de gens de toute espèce, de tout païs, de tout esprit, & de toute condition. Ils me parurent tous assez sociables, c'est pourquoi je me mêlai dans leur compagnie. Il me souvient que j'en accostai un, à qui je fis savoir que j'étois étranger. Ils me répondirent que j'étois donc venu à la bonne heure, puisqu'on transmigroit cette nuit-là (car il n'est plus question de jour) tous les Morts, non d'un corps d'Homme à celui d'une Bête, comme le soutient là-haut, continuoit-il, un certain Philosophe, mais seulement d'Homme à Homme. Alors, après lui avoir fait connoître que c'étoit moi qui soutenois cette opinion, & que le Cizeau fatal avoit coupé le fil de mes jours pour venir reconnoître cette nouvelle Philosophie, nous par-

parvînmes à une grande ſalle, où l'on ordonnoit les départemens, je veux dire les tranſmigrations. Mon aſſocié me donna place auprés de lui, & je vis avec étonnement toutes ces nouvelles métamorphoſes. Je fus encore plus étonné quand le Souverain, commençant par moi, me voulut faire entrer dans l'Ombre d'un Comédien; parce que, diſoit-il, ce Philoſophe a eu une ſi bonne mémoire, qu'il s'eſt reſſouvenu quinze-cens ans après le Siège de Troye d'y avoir été: c'eſt pourquoi nous lui donnons la forme de gens qui n'en manquent certainement pas. Je vous avoue que rien ne fut plus ſenſible à mon orgueil, que de me voir deſcendre de ces hautes & myſtiques contemplations, pour devenir l'Ombre de ces Rois de Théatre, dont le règne ſe termine avec les Bougies & les Déco-

ra-

rations. Je portai ma plainte à notre Souverain, en lui repréſentant que ma tranſmigration étoit ridicule, que la raiſon de la mémoire m'étoit commune avec tous les Morts, puiſqu'il n'y en a pas un qui ne ſoit *d'heureuſe mémoire.* Cette raiſon entendue, on me fit prendre la forme d'un Caméléon qui repréſente pluſieurs figures, à cauſe de ma métempſycoſe. Ariſtote, Pline, & d'autres Naturaliſtes furent transformés en Maures & en Sauvages, parce qu'ils ont tous connu les Bêtes. Dioſcorides fut changé en Champenois, parce qu'il avoit beaucoup aimé les Simples. Raymond Lulle, qui s'eſt vanté pendant ſa vie d'avoir rendu l'Or potable, fut changé en ivrogne, parce qu'en buvant il croyoit avaler l'Or fondu dans le Nectar. Lucain, qui fut tué par Néron pour avoir compoſé ſon

Poëme

Poeme des Guerres de Pharſale, fut tranſmis dans l'Ombre d'un petit Enfant que les vers avoient fait mourir. Virgile occupa l'Ombre d'un Débauché, pour avoir ſéduit Didon, qui auroit été fort ſage ſans ſa chronique ſcandaleuſe, qui déborda cette Dame long-tems avant qu'elle nâquît. Ovide & Actéon entrèrent dans les Ombres des Quinze-Vingt, pour avoir été miſérables par la vue. Orphée devint Marchand de Chanſons, ou Chantre du Pont-Neuf, parce qu'il avoit dans ſa vie amuſé & arrêté les Bêtes. Eſope entra dans l'Ombre d'Apulée, & Apulée dans celle d'Eſope, à cauſe de leur conformité, Eſope ayant fait parler l'Ane, & Apulée braire l'Homme. Caligula devint Darius, & Darius devint Caligula. J'en demandai la raiſon à mon conducteur. Il y a, me répondit-il, une grande affinité

nité & une reſſemblance extraordinaire entre eux ; le premier ayant fait ſon Cheval Empereur, & le ſecond l'ayant été par le ſien. Timon le Miſantrope fut changé en Singe ridicule à toute la nature, & qui critique & copie toutes les actions de l'Homme. Mais je ſens que je ne puis vous raconter dans une ſeule Miſſive toutes les tranſmigrations que je vis, reprenons haleine, & s'il y a lieu de vous inſtruire ſur de nouveaux changemens, profitez de l'occaſion de l'Ombre de .... un de vos Diſciples, qui deſcend ici. Pour expliquer vos doutes, je me ferai un vrai plaiſir d'y répondre, étant toujours votre &c.

XVI. LETTRE.

Des Ecoles de Pithagore.

Le 10. *de la Lune.*

JE trouve votre Ombre, Cher Maître, fort mal logée dans le corps d'un Caméléon ; cependant le ſiſtême des leçons que vous nous donniez ici-haut, y quadre aſſez. Cette perpétuité d'Elémens qui ſe ſuccèdent ſuivant votre philoſophie, & qui vont circulairement d'un Arbre à un Chat, & d'un Chat à une Montagne, prouve aſſez la reſſemblance d'un Caméléon, qui prend toutes ſortes de figures. S'il nous étoit permis cependant de vous faire encore des queſtions, malgré l'éloignement & l'antipathie de la Vie & de la Mort, nos doutes roulent moins ſur cette tranſ-

transmigration que vous nous avez aprise, que sur la difficulté de cette même transmigration. Quelle peine, quel embarras d'ailleurs ! Comment chaque Ombre s'accommode-t-elle de ses nouveaux logemens ? N'y a-t-il point bien des placets présentés, bien des murmures ? Nous nous imaginons que là où il y a de l'Homme il y a de la passion ; & que la charge de Maître des Requêtes est bien en vogue & bien nécessaire dans cette rencontre. Nous craignons d'avance la métempsycose du Caméléon. Nous nous sentons même plutôt disposés à abjurer cette transmigration, pour conserver cette forme Humaine, qui vaut infiniment mieux que toutes celles des Bêtes ensemble. Nous vous prions tous en corps de daigner nous en instruire, puisqu'il vous est permis de nous entretenir. Charmés d'ailleurs d'aprendre

des

des nouvelles d'un païs ſi éloigné, nous ſommes toujours vos Diſciples quand il s'agira d'inſtructions ; & crainte de retarder le reſte du récit que vous nous avez promis, nous finiſſons par ces mots ſoumis, vos très-humbles &c.

XVII. LETTRE.

Pithagore continue des Eſpaces Imaginaires.

Le 22. de la Lune.

IL eſt aiſé, mes chers & inquiets Diſciples, de vous ſatisfaire ſur vos doutes. Perſuadez-vous d'abord qu'on s'aime ici-bas comme chez vous ; parce que l'amour-propre eſt de toutes les paſſions la plus intime à l'Homme. Quelque forme nouvelle qu'il reçoive, il en eſt bientôt charmé ; parce que cette forme lui

lui devenant propre, l'amour de soi-même lui rend chere cette nouvelle idole; ainsi l'Homme, qui n'est jamais ennemi de soi-même, remplit toujours les desirs de son cœur, quand il aime une figure qui lui appartient, quoi que ce soit qu'elle représente. C'est pourquoi je n'eus pas de peine à voir le vieux Saturne entrer dans l'Ombre d'un Faucheur, à cause de la conformité de son sceptre avec l'Outil de ces Ouvriers. Icare devint Procureur, parce qu'il avoit autrefois volé pour s'élever. Arthémise devint Laveuse de lessives, se souciant peu de la bassesse de cet emploi, pourvu qu'elle ne manquât pas de cendres. Thersée occupa l'Ombre d'un Tisseran, parce qu'il avoit bien conduit le fil. Juvenal, Perse, Horace, Martial & Boileau furent transmis dans des Ombres de Fourbisseurs, dont

les

les ouvrages ne valent rien sans pointe. Curtius, ce fameux Romain qui se précipita dans un gouffre pour sauver Rome, posséda l'Ombre d'un certain Brutal qui s'étoit fait tuer pour défendre une Femme débauchée; parce que, dit le Juge Infernal, ils sont morts tous deux pour la chose publique. La jeune Nymphe Echo posséda l'Ombre d'un de nos Auteurs modernes, parce que l'un & l'autre ne font que répéter ce qui a déja été dit. On voulut donner à Flamel l'Ombre d'un Graveleux, parce qu'ils avoient tous deux eu la pierre: mais ce Chimiste s'y opposa, à cause, disoit-il, que celui-là n'est tourmenté qu'après que la pierre est formée, & moi je ne me suis tourmenté qu'à la former. Enfin il demanda à devenir Josué, parce qu'il avoit, dit-il, comme lui fixé le Soleil. Mi-

das occupa l'Ombre d'un Baudet ; parce que premièrement les signes de cette métamorphose lui paroissoient aux oreilles ; & secondement, parce qu'il n'étoit qu'une bête de se plaindre d'être trop riche. Phocion fut seul qui ne put dans la nature trouver une nouvelle Ombre, parce qu'il a été le seul qui ait donné de l'argent pour mourir. Pigmalion fut encore regardé comme un phénomène dans l'Animalité. Il fut changé en Merle Blanc par sa rareté, pour avoir été le seul au monde qui ait épousé une Femme muette. Cependant comme le tems pressoit, & qu'on vouloit finir cette séance, on transmigra le reste de l'Assemblée tout de suite, on distribua les Ombres par Compagnies, de sorte qu'ils prenoient possession de leurs nouveaux hôtes par troupe. Les Filoux, par exemple, devinrent Gens de Justice, parce

que

que l'un & l'autre voloit ſans plumes. Les Bourreaux paſſèrent dans l'Ombre des Médecins, parce que tous les deux ſont payés pour faire mourir. Les Médecins dans les Ombres des Maîtres en fait d'armes, parce qu'ils connoiſſent tous la tierce & la quarte. Enfin je ne puis plus vous circonſtancier toutes les tranſmigrations qui ſe firent, parce que notre Monarque enfumé commanda qu'on renfermât le Caméléon, & il fut privé par cette ordonnance, du plaiſir de voir davantage mon ſyſtême ſi bien vérifié. Croyez-en donc, mes Chers Diſciples, tout ce que je vous en ai dit, ſi mieux n'aimez vous-mêmes en venir être témoins. Comme chacun aime ſon ſemblable, je ſerois charmé, peut-être plus que vous, de vous voir ici, quand ce ne ſeroit que pour vous dire de bouche que je ſuis votre.

XVIII. LETTRE.

Une Suivante de la Cour Infernale à ſon ancienne Maîtreſſe de la toilette de Proſerpine.

Le 31. de la Lune.

JE ſai, MADAME, que rien ne flate davantage les Dames de ſa-haut, que les nouvelles des Modes. Cet entretien vous étoit même ſi cher quand j'avois l'honneur de vous ſervir, que vous ne me demandiez autre choſe ſinon quelle mode règnoit le plus, quel air prenoient les Danſes de la Cour: témoin cette colique terrible qui vous prit en revenant d'un Bal où l'on ne trouva pas votre coëffure à la mode. Hélas! il m'en ſouvient encore, en dépit du Fleuve d'Oubli. Combien de grimaces, de tranchées,

chées, du caprice plutôt que du ventre, qui me firent passer près de vous une si cruelle nuit ! Toutes ces considérations m'ont excitée à demander à ma Souveraine la permission de vous écrire, pour vous informer de nos Modes Souterraines. Vous ne sauriez croire quelles révolutions cause aux Dames le voyage d'ici-bas ; & ce n'est pas sans raison qu'on dit en commun proverbe, qu'on y trouve bien à déchanter. Croyez cependant que notre Souveraine n'est pas sans ornemens, mais ils sont si billars que vos Coquettes de là-haut n'y trouveroient pas leur compte. Le fard est de la terre d'ombre, les eaux de senteurs sont faites du limon du Stix, les rubans & autres ornemens de tête sont de serpenteaux, vipères & autres insectes. On permet encore à quelques Coquettes du premier tau, de mettre quelques mou-

mouches de parchemin blanc, pour relever leurs couleurs. Ces mouches sont faites avec la peau de jeunes diablotins, qu'on desseche médiocrement au feu, & qu'on prépare au souffre & à la rosée du Fleuve Léthé. Les Dames portent ici beaucoup d'éventails, à cause de la chaleur du climat. Ces éventails sont faits avec des oreilles de diables découpés & taillés en festons. Rien n'est plus commun que de voir des Diables galans promener des Dames sous des arbres dédiés au Dieu Morphée, qu'on apperçoit dans les branches avec ses Courtisans, goûter à longs traits les douceurs du sommeil. Il se fait sous ses sombres allées des cadeaux diaboliques, & dont je ne puis au juste vous informer. Nous avons quelquefois ici des Fêtes publiques, des Tournois & des Joutes. Là se rendent les Dames parées sur des bal-

balcons auprès de leurs Majeſtés Diaboliques. Là ſe commence le combat de mille Démons, Farfadets, Gnomes, Siphes, & autres Eſprits Lutins qui ſe mordent la queue, s'égratignent, & ſe joutent les uns & les autres d'une façon ſi riſible, qu'ils feroient mourir de rire les Spectateurs, s'ils n'avoient déja payé ce droit à la nature. Quant à l'aſſortiment, il n'eſt pas difficile de croire que chaque Dame ſe range avec celles qui ſympatiſent le plus avec leurs humeurs. Les Chaſtes s'accoſtent des Lucrèces, les débauchées des Meſſalines, les Courageuſes des Judiths, les Fidèles des Arthémiſes, les Coquettes des Laïs, les Muettes de .... mais j'oublie qu'il n'en eſt point de cette claſſe. Enfin je puis bien vous circonſtancier l'ordre & les coutumes d'un païs qui paſſe pour im-

impénétrable, auſſi-bien qu'inconcevable. Je vous en dirois cependant davantage, ſi je n'avois apris depuis peu, par l'Ombre d'une de vos Amies qui nous eſt arrivée, qu'une groſſe fièvre bien étoffée vous diſpoſoit à faire inceſſamment ce voyage. Si cette maladie réuſſit, elle vous apprendra plus que ma Lettre, & me procurera encore une fois l'honneur de vous aſſurer que je ſuis....

XIX. LETTRE.

Folichonne, petite Chienne de Madame à ſa chère Maîtreſſe.

De la Loge à Cerbère, le 17. de la Lune.

QU'il eſt triſte, ma chère bonne Maîtreſſe, pour un cœur auſſi tendre que le vôtre, d'entendre

tendre encore les manes de votre petite chienne Folichonne japper vers vous pour implorer votre amitié, & regretter les anciennes douceurs que je recevois de vous. Falloit-il à la fleur de mon âge, dans le tems que mon poil ne faiſoit que friſer, ma barbe croître & mes dents pouſſer; falloit-il, dis-je, ſuccombant ſous les dents inhumaines d'un effroyable Mâtin, deſcendre ſur les ſombres bords, & ſervir de réveille-matin à Cerbère? Encore, ſi ma deſtinée eût été de faire ma cour à la Reine de ces Souterrains, alors, Diableſſe pour Diableſſe, je n'aurois pas changé de condition, & je me ſerois conſolée d'une mort prématurée, par un ſi beau poſte. Mais quand je me rappelle vos anciennes bontés, quand vous me couchiez dans votre giron ou dans votre lit, même que vous me

ſouffriez déchirer vos dentelles, vos cornettes, & autres menues denrées, que vous me défendiez envers & contre tous ceux qui en vouloient à ma chienne de figure, que vous me nourriſſiez des mêts les plus délicats, enfin que j'étois un autre vous-même, & que de ce tems heureux je paſſe aux nuits cruelles qui me retiennent ici dans la loge de l'affamé Cerbère, je penſe toujours voir l'Ombre de mon meurtrier de Mâtin qui ſuit ma petite figure folichonne. Quel emploi en effet pour un Animal ſi mignon, de le ſacrifier dans la loge d'une Métairie auſſi fameuſe que l'Enfer, pour ſervir de boute-feu & d'allarme au triple Cerbère? Je fais, je vous l'avoue, de ſérieuſes réflexions ſur l'inconſtance des Choſes Humaines, & ſur la différence des Conditions de là-haut d'avec celles d'ici-bas; puiſque je vois

vois auprès de la Reine de ce Cahos de ſales Barbets, d'effroyables Mâtins, qui ſont flattés, careſſés & chéris, qui mangent délicatement, qui ſont couchés mollement, enfin la vie qui mènent délicieuſe que vous faiſiez goûter là-haut dans le ſein de la volupté, je veux dire de votre giron. Cependant, à examiner les actions de ces Mâtins dans leur prémière peau, on trouvera qu'ils ont vécu durement, ſalement, maigrement & obſcurément, enchaînés dès leur enfance dans la cour d'un Ruſtre, qui ne leur donnoit que des coups de ſabots & un peu de ſon détrempé. Quelle révolution, ma chère Maîtreſſe! Il faut avouer que cet Empire Souterrain change bien à l'égard de ceux qui ont toujours vécu malheureux. Ce commencement du plaiſir des uns, fait la fin du bonheur des autres. Pour moi, ſur ce

pied je crains d'être encore long-tems infortunée, si le Destin par hazard ne vous fait descendre ici pour adoucir mon sort. Mais suivant ce Systême Infernal qui change ainsi les conditions, je craindrois que vous n'eûssiez pas ici un meilleur sort que Folichonne. Profitez de cet avis tandis que vous vivez, vous pouvez encore tout rectifier. Je finis, parce que je sens que c'est trop moraliser pour une Bête. Si ma morale pouvoit changer votre conduite, je trouverois que j'aurois payé, même au centuple, les complaisances que vous avez eues pour moi. Ce seroit un grand coup pour votre fidèle mais infortunée petite Chienne.

XX. LETTRE.

L'Ombre de ... aux Fainéans du Caffé de Pluton.

Le 28. de la Lune.

JE ſuis deſtiné, MESSIEURS, à tenir la taverne qui vous ſert de réceptable. Je ſuis ſi fatigué de cet emploi, que je demande tous les jours à notre Monarque, qu'il me faſſe paſſer au dernier office de ſes cuiſines, plutôt que d'être expoſé à entendre mille fadaiſes, en verſant le Sorbet, & le nectar diabolique à gens de votre lèze, qui n'ont rien changé que la couleur en venant ici. Dans un coin de nos ſalles eſt un Gentilhomme campagnard, qui priſe le plaiſir de vivre à Paris, qui déplore ſa ſituation de Province, & qui voudroit, dit-il, être

privé d'une partie de ſon bien pour la qualité de ſimple Bourgeois de Paris. Dans un autre endroit eſt un Pariſien ruiné, dont la colère, le viſage défiguré, & les façons marquent aſſez le déſeſpoir. Je ſuis ruiné, dit-il; tous mes effets ne conſiſtent plus qu'en papier; l'on me rembourſe toutes mes rentes. Heureux, & mille fois heureux, le moindre Gentilhomme de Province qui n'ayant que le ſimple néceſſaire, tire le reſte de ſa garenne! A qui ſe fier dorénavant, dit bruſquement un autre? Un traître que je croyois de mes amis, à qui j'avois prêté mon argent, vient de me le rendre; quelle perfidie! Bientôt arrive un Homme pâle & ſec, qui pendant ſa vie avoit fait le métier de Nouvelliſte: nos affaires, diſoit-il, vont mal en Flandres, notre Infanterie plia à la dernière mêlée. Une autre

tre Ombre déguisée, maigre & rêveuse, s'écrie là-dessus, moi j'ai enfin trouvé cet Alkaest universel, cet Elixir capable d'enrichir la pauvreté même : cependant cet Homme mentoit, il est mort héros de la Chimie, je veux dire dans un Hôpital, désabusé du Grand Œuvre, mais trop tard. A toutes ces espèces de gens succèdent des Philosophes, des Mages, des Astrologues, enfin d'autres espèces de Fous, de sorte qu'on prendroit bien notre Caffé pour les Petites Maisons. J'ai découvert, dit l'un de ces Philosophes Aëriens, une tache dans la Lune, qui pourroit causer un phénomène dont le moindre effet rendroit toute la Nature engourdie. L'autre est un Physicien entêté, qui veut que ce soit le Monde qui tourne, & non pas le Soleil : car, continua-t-il avec opiniâtreté, quand une boule

ne peut passer par un trou, ce n'est pas la boule qui est trop grosse, c'est bien plutôt le trou qui est trop petit. Bientôt arrive un de ces Cytoyens empressés qui visitent chaque jour le Public en détail, dont la vie se passe en complimens de condoléance, de congratulation, & de Politique même. Dans le tems que je vous parle, MESSIEURS, en voici un de ces Affairés qui vient de passer la Barque : il fut si empressé, & dans un si grand mouvement pendant sa vie, qu'il mérita cette épitaphe..... CI GIT ET REPOSE UN QUI NE REPOSA JAMAIS. Il assista à huit cens quarante-cinq Enterremens, il a été féliciter des Pères & Mères sur la naissance de trois mille deux cens-quinze enfans. Les rentes de gratification, & les pensions dont il a complimenté ses Amis, se montent à 3000000. quatre cent mil-

le

mille livres. Il a fait un chemin ſi long, en promenades, viſites & autres courſes, qu'il ſe monte à deux cent quatre-vingt-dix mille lieues. Il avoit un fond tout fait de cent ſoixante & deux contes, hiſtoriettes ou bagatelles, qu'il débitoit dans les cercles à propos ou non, & dont il ſavoit fort bien ſe faire valoir. Je crois que je ſerois trop long, ſi j'entreprenois de vous peindre la vie active & turbulente de ces Pareſſeux empreſſés & diligens. Mais comme je m'ennuye infiniment de cette Charge de Ganimède, je prierai ſa Noire Majeſté de m'honorer d'un autre emploi. D'ailleurs, comment parvenir dans le nôtre ? Nos liqueurs ſont à rien; tous vos Meſſieurs viennent plutôt prendre chez nous le couvert que le caffé; une malheureuſe bavaroiſe, ou taſſe de thé ſimple, leur fait occuper une place dans nos ſalles, un

si longtems qu'ils nous ennuyent bientôt; les plus commodes d'entr'eux demandent des Dames, des Echecs, ou des .... Mais tout ce passe-tems ne sert qu'à nous ennuyer davantage, parce que l'intérêt est tellement banni de leur jeu, que loin de jouer les dépens du jeu, ils jouent, je crois, plutôt à qui ne payera pas : aussi nous disent-ils souvent en se levant promtement, comme je fais ici, adieu.

XXI. LETTRE.

Vairvert aux Dames de....

Du Serrail de Proserpine le 9. de la Lune.

REine du Serrail de Nevers, première & charmante Dame d'une Communauté encore plus charmante, du moins pour moi, même dans

dans le tems que je goûtois à longs traits les charmes d'une vie molle & délicate dans l'enceinte de vos citadelles, de quels termes me ſervir pour commencer les regrets qui me font paſſer ici un tems plus ennuyeux que celui du Bateau du Nantes ! Combien de fois n'ai-je pas regretté vos bonbons perpétuels, dont vous accompagniez toutes les douceurs & les marques de tendreſſe que vous me faiſiez ! Quel changement de ne trouver à mes trouſſes qu'Alecto, Mégère & Ctéſiphone, au lieu des Sœurs Mélames, Béate & Séraphine ! Quel vrai langage de Dragon & de Filles commodes n'ai-je pas entendu dans la fatale Barque qui m'a paſſé, non de Nevers à Nantes, mais du Tombeau ſur cette Rive Infernale ! Faloit-il, MADAME, que ſuccombant aux attraits ſucrés de vos trop abondantes confitures, je fiſſe le chemin du Tarta-

re ſans eſpoir d'aucun retour? Envain le Ciel m'avoit doué de mille talens ! Envain m'avoit-il encore rendu aimable à une Jeuneſſe béate & tendre, qui reſſentoit pour moi tout ce qu'un jeune cœur inſpire de doux & de galant! Toutes ces idées ne ſervent qu'à entretenir ma triſte rêverie, & je vous avoue n'avoir jamais paſſé de plus fâcheux quarts-d'heures qu'ici, & au Parloir de Nantes, où je reçus tout l'orage d'une ondée de Nonnes parlantes, & ſuffoquées par les attraits invincibles de la nouveauté : de ſorte que dans cette nuée de langues je fus obligé de repouſſer la force par la force, c'eſt-à-dire de répondre à toutes à la fois, de l'œil à l'une, de la patte à l'autre, & du bec à la Sœur St. Auguſtin, que je rimai en *tin*, pour me défaire de cette embégueullée, qui ſurpaſſoit de beaucoup la Gente Perroquette. Je mourus enfin,

fin, comme vous le ſavez, en véritable héros de Nonnes, je veux dire d'une indigeſtion de bonbon. Tout mon malheur ici-bas vient d'avoir été l'objet de vos attentions. Au reſte je ne ſuis pas le premier que vos douceurs ayent fait punir dans le Manoir ténébreux : auſſi eſt-ce la ſeule conſolation qui me reſte, de voir quantité de Perroquets de tout âge, de tout plumage, & de toute couleur, abandonnés à des remords cuiſans, & condamnés par notre Souverain à des peines cruelles, pour avoir été l'objet de la tendreſſe des plus ſenſibles de votre robe. Mais je ſens que je m'écarte, & qu'il n'eſt pas ſéant de révéler le ſecret du Froc, quand on en a été ſi bien traité. Je déteſte le vice d'ingrat, parce qu'il n'eſt pas de mon goût. J'ai même ſi peu donné dans ce défaut, qu'en récompenſe de tous vos ſervices, en

deſcendant ici j'ai tranſmis, de Sœur en Sœur, mon ame & mon caquet. C'eſt pourquoi ne vous étonnez pas ſi je finis ici ma Lettre, en vous aſſurant que je ſerai toujours votre.

XXII. LETTRE.

Paris aux Partiſans.

Le 25. de la Lune.

JE n'ai jamais mieux connu de quelle utilité ſont les richeſſes, que depuis que j'ai paſſé la fatale Barque. Je ſuis deſcendu ici tout brillant dans une Cour bien obſcure, de ſorte qu'à peine y reconnoiſſoit-on un des plus fameux de vos ſuppôts. Cependant la Mort, qui avoit décreté une priſe de corps contre moi dont je n'aurai jamais main-levée, m'a réduit à paſſer ici de fort mauvaiſes nuits. Cette charmante

mante Roue de Fortune qui m'a fait courir une carrière ſi brillante, n'eſt plus pour moi que la Roue d'Ixion. Je trouve ici un grand vuide, qui me perſuade que je ſuis véritablement par-delà la Nature. Plus de Traités, plus de Traitans, de ſorte que je ne vois pas de facilité à mettre ces Souterrains à contribution. Point d'intrigues, point de révolutions, point de changemens, & par conſéquent point de Maltote. Tout me fait regretter ces Billets payables à vue, ces Traités de Subvention, Péages, Entrées, & tout ce qui me faiſoit paſſer là haut des jours auſſi agréables, que les nuits d'ici-bas ſont fâcheuſes pour moi. On me fait cependant eſpérer de pouvoir impoſer un droit ſur l'eau du Fleuve des Oubliettes. Comme chaque Ombre en boit ici en y entrant, j'eſpère que ce Bail me vaudra celui des Boiſſons. Ce Bureau des Aides

des ne ſera donné qu'aux plus rafinés de nos Partiſans, qui n'accordera le privilège de boire au Fleuve tarifé, qu'en payant une ſomme liquidée par le Directeur de ce noir Hipocras. Si ce ſyſtême réuſſit, je me flatte d'avoir encore le plaiſir de ce Traité, qui me donnera mille commodités dans un endroit où l'on n'en trouve guères. Je vous informerai de tout dans ma première, afin de vous mettre au fait ſi le Deſtin vous envoie dans ces Cantons. Cependant je ſuis votre....

XXIII. LETTRE.

Caron à l'Académie.

Du bord du Stix, le 29. de la Lune.

JE viens de paſſer un de vos Membres, dont le babil réveilla tous ces Souterrains. Il exigeoit

geoit de moi des mots choisis & délicats, qui ne sont point de la sphère d'un Matelot. Cet Homme étant un de vos quarante, m'a fait croire qu'il avoit démembré toute votre bande en venant ici : il est capable de former seul ici bas une nouvelle Colonie, ou plutôt Académie ; car il a de la langue & du pédantisme comme quarante. Il ne sera guères respecté dans ces Souterrains, & les Ombres du dernier étage réformeront ou casseront ses arrêts aussi effrontément qu'on le fait chez vous. Ce nouveau Misantrope enfin, après avoir débarqué dans ce noir Bôcage, rencontra le Cousin Morphée, qu'il fatigua de nouvelles dictions, d'antithèses & de métaphores. Pendant que notre Académiste faisoit son métier, Morphée fit le sien, qui étoit de dormir. Cependant la quarantiéme partie de vous-même parvint

un Trône enfumé, après que notre Monarque eut demandé quel étoit ce Porc-épic à quarante têtes. Il voulut ſavoir du Monſtre même ce qu'il vouloit. Je ſuis, dit-il à ſa Noire Majeſté, un Archer du Parnaſſe, ou plutôt un des grands Prevôts des Muſes. Je rectifie les locutions, notre corps eſt tout oreilles, qui veulent être frapées par des ſons cadencés & harmonieux. Nos mains ſont peu néceſſaires, ſi ce n'eſt pour adoucir la rigueur de notre pédagogiſme, quand on les touche avec le plus précieux des Métaux. Pour nos pieds, ils ſont ſi foibles qu'ils ſont ſouvent ébranlés par le tems, les modes, & le changement. Il alloit continuer, quand on m'appella à ma Barque, pour paſſer des Marchandes de Harancs, que je crois avoir grandbeſoin d'Académie. Peut-être ce Prince les placera-t-il avec ce nouveau Débarqué. Je ne puis vous en

en dire des nouvelles, parce que je repaſſai la Barque, & que je n'en vis pas davantage. J'ai tant affaire depuis que certaine maladie, qu'on appelle contagieuſe, s'entend là-haut avec certains Médecins, que je n'ai pas le tems de conférer avec le Couſin Morphée, puiſqu'à peine puis-je être avec ma groſſière naïveté votre...

XXIV. LETTRE.

Un Dervis de la Mecque aux Chrétiens des Hermitages Souterrains.

Le 1. de la Lune.

JE ne puis, MESSIEURS, m'empêcher de vous avouer que je ne trouve point dans vos Sectateurs cette vive perſuaſion de votre croyance, comme dans nos Saints Muſulmans. Chez vous la

profeſſion eſt bien loin de la croyance, la croyance de la réalité, & la réalité de l'exécution. Vos Dogmes cauſent mille diſputes, & je viens de rencontrer un de vos plus zélés Chriſtianes, qui moraliſoit ſur le bord de l'Acheron avec un de vos Prêtres, à qui il faiſoit prouver ce qu'il n'étoit pas réſolu de croire. Je me ſuis aproché de ce prétendu Proſélite, & lui ai demandé la cauſe de tant de doutes, & pourquoi il réveilloit des querelles qui devoient être tout-à-fait éteintes après avoir paſſé la Barque. Il me répondit que ſa Religion étoit quaſi toute fondée ſur des controverſes; que pour lui il étoit François d'origine, Officier de profeſſion, & par conſéquent inconſtant & fanfaron; qu'il croyoit l'immortalité de l'ame par ſemeſtre; que ſes opinions dépendoient abſolument de la vigueur du circuit de ſes eſprits animaux; & qu'il étoit, ſuivant

vant sa fantaisie, Socinien, Catholique, Impie ou Dévot. J'abandonnai cette hidre à cent têtes, peu édifié d'un homme qui professoit ce qu'il ne croyoit pas, ou enfin qui croyoit ce qu'il ne professoit pas. Heureux, dis-je, les Enfans d'Haly, qui sont intérieurement pénétrés des mystères de notre grand Prophète! Cependant, MESSIEURS, si l'avis d'un sage Santon comme moi étoit capable de vous faire revenir de vos erreurs, je m'estimerois le plus heureux des Dervis : mais puisque vous ne croyez que politiquement les mystères de votre Législateur, ce n'est pas pour ajouter foi aux avis d'un de nos Ennemis. Cependant sachez qu'il est différente façon d'adorer ce grand Tout, cet Etre Suprême, Immense & Eternel; que chaque Religion ne tend qu'au même Culte, quoique sous divers Dogmes; qu'enfin dans une nombreuse armée qui com-

combat pour le même Roi, chaque bataillon eſt marqué de ſa livrée. Vous ne conviendrez pas de ce ſyſtême, puiſque vous êtes les ſeuls qui croyez unique une Religion que vous pratiquez ſi mal. Ce contraſte ne me donne pas beaucoup d'envie de vous aſſurer que je ſuis...

XXV. LETTRE.

Un Eſpagnol à ſon Ami.

Du Fleuve Léthé, le 6. de la Lune.

JE ne puis, mon cher Ami, vous cacher ma ſituation dans ces ſombres Vallées. Je n'eus pas ſi-tôt fermé les yeux, après avoir recommandé à ma petite famille la gravité & la crainte de Dieu, que le fatal Pilote me demanda qui j'étois; & me dit que dans l'équipage où il me voyoit, je ne pouvois être qu'un

qu'un Eſpagnol. Vous ne vous trompez pas, lui répondis-je. Je ſuis le fameux Andalouſien ſi connu par ſa bravoure. J'ai tué ; d'un ſeul coup de cette ſpadre que vous me voyez, dix Brigands qui attentoient à ma vie. Je m'apperçois que vous êtes encore un ſavant perſonnage, me dit le noir Nautonnier. A prés lui avoir demandé ce qui lui faiſoit diſtinguer tant de propriétés dans mon Ombre, il me dit qu'il avoit tant paſſé de mes païs pendant le Siège d'Oran, qu'il ne s'y trompoit point ; qu'il y avoit pluſieurs marques eſſentielles qui diſtinguoient notre Nation comme la longueur du nez & de l'épée, qui marquoient, l'un la ſcience, & l'autre le courage ; que la mouſtache étoit le ſymbole de notre orgueil, & le manteau la marque de notre déguiſement, puiſque ſouvent nous portions ſous cette couverture un Cha-

Chapelet & un Stilet. Enfin pendant plusieurs discours de cette nature, nous nous trouvâmes insensiblement avoir passé l'Onde noire. J'apperçus une maison à gauche, qu'on me dit être l'Académie des Fous, qu'on appelle les Petites Maisons. Ils ont raison, dis-je, à mon Conducteur ; mais le remède est bien plus petit que le mal. Cependant on me fit entrer dans cet Hôtel Général des gens de toute espèce, en m'assurant que Pluton m'y destinoit une demeure. Je demandai à visiter ce nouveau monde, ce qui me fut accordé sur le champ. Alors mon Conducteur me montrant la première loge : Tenez, me dit-il, cette Dame est l'Abbesse de Séville, qui mourut d'une insomnie que lui causa une feuille de rose pliée sous ses reins. Celle qui la sert, est Sœur Dorothée sa Confidente, qui lui a cent

fois

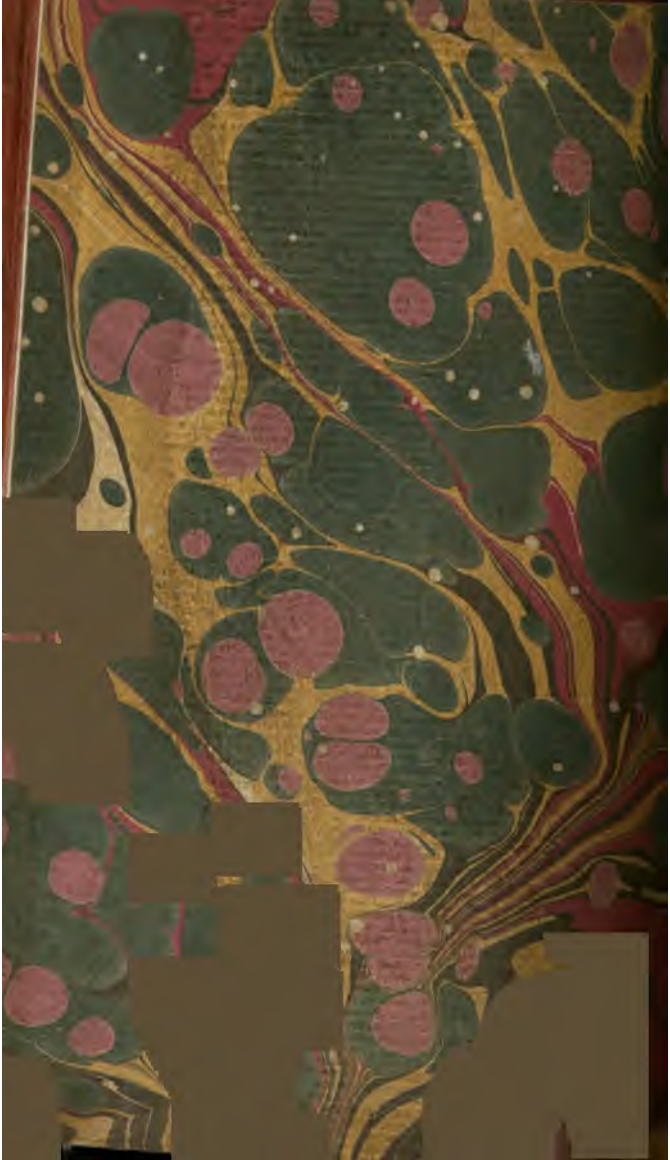
fois soufle de l'eau de tubereuses pour les vapeurs, en lui montrant le portrait du Marquis de .... jouant du luth, & habillé en Ste. Cecile. Cette seconde loge est la demeure d'un Abbé, qui n'avoit pour Bénéfice que l'Abbaye de Sainte Espérance & le Prieuré de Bon Secours, & qui cependant nageoit en grande eau, faisant mettre de la dentelle jusques sur ses chaussons, & doublant ses bottines de tafetas. Voyez des Chiens ensevelis dans un sac d'or & d'argent, qui périssent de faim & de soif, au milieu de leurs richesses. Dans cet autre coin, me dit mon Conducteur, sont les Onze Mille Vierges, que des vapeurs & la jaunisse ont fait mourir. Si je vous faisois entrer plus avant, vous en verriez des millions mortes de rage, d'envie, d'amour, de désespoir, de plaisir enfin & de débauche. Voici une jeune Fille ici,

qui quoique morte aura beaucoup de peine à être d'heureuse mémoire; parce que de son vivant elle mourut en couche, sans jamais se ressouvenir de qui elle étoit grosse. Mais je serois trop long si je vous détaillois toutes les particularités de cette Maison, il est tems que je vous introduise dans votre apartement. Alors il me fit entrer dans une longue gallerie, où je trouvai un Espagnol, qui occupoit tout l'espace par la longueur de son épée. Je le reconnus pour le Seigneur Don Rodrigue de Caravalla. Après l'avoir embrassé tendrement, il m'aprit qu'un rhume qu'il avoit gagné sous les fenêtres de Dona Elvire, l'avoit fait descendre ici-bas; qu'il ne regrettoit point la vie, puisqu'il l'avoit perdue pour sa Maîtresse; que le rhume étoit la marque de Galanterie la plus certaine; & qu'un Espagnol qui n'étoit pas enrhumé, ne pouvoit se van-

vanter d'être amoureux. Il alloit continuer, quand on vint nous imposer silence. Don Rodrigue cessa de parler, c'est pourquoi je finis ici ma Lettre, en vous assurant que je suis...

FIN.

TAYLOR INST. OXFORD

[illegible] K. Kaur, Book
28.1.1988

873.51